

TITRE

LE MONDE NOUS APPARTIENT

SOUS-TITRE

LA GEOPOLITIQUE, C'EST LA VIE

I. L'Europe, entre effacement et Renaissance

En prononçant le mot Europe, nous nous posons rarement la question, pourtant fondamentale : qu'est-ce que l'Europe ?

Pour la plupart, l'Europe, c'est l'Union européenne. Point. Mais c'est une amnésie historique : L'Europe est une civilisation ancienne. Alors que l'UE n'est qu'une institution temporaire.

Pour la plupart de mes étudiants, en début de classes, l'Europe est un continent. Un territoire avec les frontières. Or cette approche revient à réduire la géopolitique à la géographie. Limiter un produit mère à son dérivé. N'apercevoir qu'un îlot, égaré dans l'océan.

Si pour les Britanniques l'Europe s'apparente à une supérette des riches qui font du business ensemble, les Français, eux, depuis Napoléon (pour ne pas remonter à Charlemagne) revendiquent une Europe-puissance, synonyme d'une union sous inspiration hexagonale.

D'aucuns mettent en doute même la possibilité de l'existence de l'Europe en tant que telle et n'y voient qu'un contrepois par rapport aux « puissances hégémoniques » (Etats-Unis vs. URSS au XX siècle, Etats-Unis – Chine - Russie au XXI siècle).

De même, un certain consensus se dégage sur une option passéiste : l'Europe, c'est un glorieux héritage des siècles précédents (« l'Européen, c'est celui qui a la nostalgie de l'Europe », selon Milan Kundera).

A contrario, pourquoi pas l'Europe comme projet d'avenir, un nouvel horizon ?

Comme vous le constatez, les possibilités de réponse à cette question de base (qu'est-ce que l'Europe ?) sont multiples. Cela contient, en germe, un risque de dialogue de sourds quand on débat de l'Europe.

Comme d'habitude, pour décrypter l'essentiel, je remonte aux sources étymologiques du mot. Ce qui nous renvoie à la Grèce au V siècle avant J-C et l'histoire mythique d'une princesse phénicienne, ayant conquis le cœur de Zeus qui l'aurait enlevée, déguisé en taureau blanc.

D'où le premier message : l'Europe est, avant tout, une IDÉE. Une allégorie, qui enflamme l'imagination, comme le feu sacré de l'Olympe, restitué aux humains par Prométhée. Un beau récit, qui donne envie d'en savoir plus.

Ce sont les idées innovantes, audacieuses, prémonitoires, qui façonnent le parcours civilisationnel de l'Europe, depuis son origine. Souvent, ces idées semblent, au début, utopiques, mais l'énergie d'une action commune les transforme en réalités.

Ainsi, l'Europe invente d'abord la démocratie et le droit, qui la distinguent des civilisations asiatiques, plus anciennes qu'elle. Ensuite, elle intègre dans son ADN le christianisme, avec son cortège des valeurs partagées par toutes ses composantes territoriales : l'amour du prochain, la bonté, la miséricorde. Grâce à ses idées, l'Europe devient puissante, elle domine le monde.

Survient par la suite une période du Moyen-Age, où l'étoile de l'Europe ternit. Or même pendant cette pause sombre de sa progression, elle construit les cathédrales, rayonnantes de beauté,

et génère, au sein de l'irrationalité qui l'envahit, des oasis de raison, sous forme de pensée scolastique.

A la fin du XV siècle, l'Europe trouve en elle la force salvatrice de nouvelles idées. Celles qui lui permettent de renaître, après un long coma.

Sa première Renaissance est portée par la philosophie humaniste d'Erasme, avec son éloge de la folie créatrice ; par la prémonition lumineuse de Gutenberg, qui généralise l'usage de l'imprimerie ; par la découverte du Nouveau Monde, au départ de la péninsule ibérique, qui métamorphose l'Humanité ; par un bel essor des arts, dont le génie pluridisciplinaire de Léonard de Vinci restera à jamais le symbole.

Or, pendant sa première Renaissance, unie par ces idées qui la fédèrent, l'Europe est aussi désunie par la Réforme de Martin Luther, qui la scinde en deux camps : catholique et protestant.

Le XVIII siècle, celui des Lumières, préfiguré par la Glorieuse révolution britannique de 1688, pansé les plaies de sa guerre intestine et ressoude à nouveau l'Europe, dans son désir collectif de transformer la nuit de l'ignorance en clarté, guidée par la lumière des connaissances, de l'intelligence, de l'éducation, des sciences, de la dignité humaine, du progrès social. La Première Révolution industrielle, avec sa genèse à Manchester et Liverpool, confirme la capacité d'innovation des Européens, qui rayonnent dans le monde grâce à leurs percées technologiques (machine à vapeur, train, navette mécanique dans le textile, la Bourse, le libre-échange, etc.).

A cette époque-là, l'Europe des Lumières enfante les Etats-Unis. C'est son fils civilisationnel. Un jeune héritier, qui ira plus loin que ses parents sur le chemin du succès, en créant la civilisation dite occidentale. Celle qui a conduit – pour le bien et pour le mal -

pendant six siècles, depuis sa première Renaissance, les affaires du monde. Avant que la Globalisation du XXI siècle ne la prive de ce « monopole de l'Histoire ».

Le Traité de Yalta, signé, en 1945, à quatre mois de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, par Churchill, Staline et Roosevelt, instaure une nouvelle division de l'Europe. Cette fois, le clivage provient de deux perceptions antagonistes de la vie et de la mort, appelées communément capitalisme et communisme. Alors que l'Europe centrale et orientale, membre à part entière de la famille européenne historique, est kidnappée par un soviétisme liberticide et coercitif, l'Europe occidentale, sauvée par son enfant outre-Atlantique, conserve le trésor de la démocratie, du droit, des valeurs chrétiennes, de la Renaissance et des Lumières.

Pourtant, cette Europe de l'Ouest, fidèle à son legs humaniste, est ravagée, au sortir d'une guerre dévastatrice. Elle est à genoux. Les files d'attente s'y forment pour acheter les produits alimentaires de première nécessité (pain, eau, lait), qui sont rationnés. Le marché noir prospère. Son commerce extérieur est réduit à zéro, et l'autarcie l'étouffe. Ses infrastructures de transport sont détruites, et aucun train ne traverse plus la Loire, le plus grand fleuve de France.

L'Europe occidentale a besoin de sa deuxième Renaissance. D'où pourrait-elle venir ?

Elle viendra d'un homme. Seul. Un ovni. Un outsider qui ne rentre dans aucun système. Et dont la trajectoire de vie est un défi à l'ordre établi.

Il s'appelle Jean Monnet. Et même si ses cendres ont fini par être transférées au Panthéon et son nom figure sur le fronton de nombreux établissements scolaires français, il reste l'un des personnages les plus méconnus de l'histoire de France. Tout en étant

illustre, il est mal aimé, souvent vilipendé, jamais compris, comme s'il continuait à payer, jusqu'ici, le lourd tribut du fait d'être différent, dans un pays accro à l'étiquetage des gens, surtout quand s'il s'agit des figures politiques. Sa page Wikipédia en français le qualifie de « fonctionnaire français » (alors qu'il était allergique à toute forme de fonctionnariat), de « banquier international » (tandis que l'argent n'était, pour lui, qu'un outil d'une vision géostratégique, globale) et de « promoteur de l'atlantisme et du libre-échange » (les qualificatifs qui résonnent, en France, presque comme des injures).

La réalité de la vie de cet homme d'exception est toute autre. C'est la preuve que la disruption innovatrice n'est pas uniquement réservée aux technologies, mais s'applique aussi pleinement à la géopolitique. Donc à la vie, en général. Y compris, la vie privée d'un personnage public.

Jean Monnet est né en 1889 à Cognac, à portée du souffle de l'Atlantique. Quand il a 15 ans, son père, producteur de cognac, lui dit :

- Les études, ce n'est pas ton truc, fiston. En France, il n'y a rien pour toi.

Etonné par ce conseil de son père, dont il restera proche toute sa vie, Jean le suit quand même : sans obtenir son bac, il entre dans la vie professionnelle de commerçant international, d'abord à Londres et ensuite aux Etats-Unis. Sa parfaite maîtrise de l'anglais lui ouvrira les portes du monde.

Très vite, à l'étroit dans le commerce, il s'engage dans la diplomatie, entre l'Europe, l'Amérique et la Chine. Il met sa vision globale au service de la création de la Société des Nations, dont il devient le numéro deux, à 31 ans. Tout en gardant sa liberté, il constitue un carnet d'adresses digne d'un chef d'Etat, et son influence réelle

dépasse toujours ses fonctions et titres officiels qu'il change en permanence, sans jamais leur accorder beaucoup d'attention.

Car « la plus belle opération de sa carrière », selon sa propre expression, sera son histoire d'amour avec Sylvia de Bondini, dont il fait la connaissance en 1929. Leur relation fusionnelle durera jusqu'à sa mort, en 1979. Ils seront enterrés dans une même tombe, à Bazoches-sur-Guyonne, près de leur dernière demeure dans les Yvelines. Mais pour en arriver là, il fallait résoudre un problème a priori insoluble.

Au moment de leur rencontre, Sylvia, l'Italienne, est mariée, et même si son mariage bat de l'aile, elle ne peut pas commencer sa nouvelle vie avec Jean Monnet, dont elle est éperdument amoureuse, car la loi de son pays, influencée par le Vatican, interdit le divorce.

La suite ressemble à un thriller, où l'insolence du personnage principal coupe le souffle.

Monnet écrit une lettre à Staline, où il sollicite audience au Kremlin, officiellement pour parler d'enjeux géopolitiques. Cela se passe en 1934, où le dictateur soviétique envoie, sans ménagement, au Goulag tous ceux qui tombent sous son bras meurtrier. Pourquoi accepte-t-il de recevoir Monnet ? Intention d'instrumentalisation ? Simple curiosité ? Caprice d'un tyran, surpris par le culot d'un hurluberlu occidental, qui se jette lui-même dans la gueule du loup ?

Mystère.

Quoi qu'il en soit, ce qui s'ensuit constitue l'un des épisodes les plus surréalistes des relations internationales et interpersonnelles. Et, aussi, un exemple de négociation réussie, à citer dans toutes les écoles de commerce.

Une fois dans le bureau de Staline, Monnet comprend vite que les sujets géopolitiques, invoqués comme objet de cette rencontre, n'intéressent absolument pas son hôte. Alors il lui demande l'autorisation de changer de sujet.

- Oui, - concède Staline, l'air las.
- Ici, dans votre pays, c'est vous, Camarade Secrétaire Général, qui dictez la loi, n'est-ce pas ?
- Bien sûr ! – une esquisse de souris anime l'impassible visage du maître absolu du plus grand pays du monde.
- Dans ce cas-là, pourrais-je vous demander de bien vouloir accorder la nationalité soviétique à la femme que j'aime ? Elle est citoyenne italienne et la loi de son pays lui interdit de divorcer. Comme ça, grâce à vous, Camarade Staline, nous pourrions nous marier à Moscou et former notre union, d'après votre loi...

Génial ! Comme dans un jeu d'échecs entre deux compétiteurs, sûrs de leur surpuissance, Monnet a fait échec et mat en un seul coup à Staline. Il l'a carrément piégé, en l'attrapant au mot : celui-ci vient de reconnaître que dans son pays il décidait de tout ! Et aussi incroyable cela puisse paraître, Staline a donné l'ordre de délivrer un passeport soviétique à Sylvia de Bondini. Ce qui a permis à Jean Monnet, un libéral pro-américain, de célébrer son mariage au cœur même du système communiste !

J'en déduis qu'un homme amoureux, capable d'une telle audace pour bâtir son bonheur, était de taille à devenir le père fondateur d'une nouvelle Europe, après la Deuxième Guerre mondiale. Car je suis persuadé que la dimension humaine est un élément inaliénable de la géopolitique et qu'un individu, avec la force de sa volonté, peut changer le cours de l'Histoire.

« Le mot de passe » de Monnet pour une nouvelle Renaissance européenne étaient « Les Etats-Unis d'Europe ». Lui, fin connaisseur des Etats-Unis, il voulait extrapoler le formidable succès de ce pays fédéré sur le continent de sa naissance, en le réunifiant sur la base de ses fondamentaux civilisationnels et identitaires (démocratie, droit, économie de marché, dignité humaine, innovation technologique, audace). Décloisonner les nationalismes. Transcender les frontières. Make the United Europe great again. Recréer l'Europe des Européens.

Les Etats-Unis d'Europe, un pas vers les Etats-Unis du monde.

« Nous ne coalisons pas les Etats, nous rassemblons les gens », c'était la profession de foi de Jean Monnet, à la fois citoyen européen et mondial. Aux antipodes de la vision d'une « Europe des nations », préconisée par Charles de Gaulle, qui ne se gênait pas pour traiter Jean Monnet « d'apatride supranationale, à la solde des Américains ».

Cette idée des « Etats-Unis d'Europe » est le leitmotiv de la Déclaration du 9 mai 1950. Considéré comme acte fondateur de l'UE et portant, officiellement, le nom de Robert Schuman, ce document fut, en réalité, rédigé par Jean Monnet, l'inclassable électron libre, qui préférait toujours l'ombre des coulisses aux projecteurs de la scène. L'homme de la deuxième Renaissance de l'Europe.

Mais l'Histoire ne s'arrête jamais. Tout comme la géopolitique n'est pas un cliché qui fige le temps, mais une vision du monde, en constante évolution. En l'occurrence, le concept de la deuxième Renaissance européenne, forgé dans un contexte particulier, au sortir d'une guerre mondiale, face à la menace communiste, est logiquement entrée en conflit avec l'avènement du nouveau monde du XXI siècle. Née d'une noble aspiration à l'universalisme, l'Union

européenne s'est muée, au fil des décennies, en une juxtaposition des égoïsmes nationaux, alourdie par les pesanteurs bureaucratiques. Conçue comme un rêve, elle est devenue un millefeuille administratif, privé d'âme et de vision d'avenir. Un ovni dans la Globalisation, où ses pays - membres ne pèsent pas lourd : 0,7% de la surface de la Terre, 7% de la population mondiale, 14% de la richesse de la planète. A quoi il faut ajouter encore un chiffre, en totale disproportion avec les précédents : 55%. C'est la part de l'Europe dans les dépenses publiques du monde. C'est le reflet d'un mode de vie des Européens, habitués aux acquis sociaux, qui datent d'une époque, désormais irréversiblement révolue.

D'un gisement de nouvelles idées qui transforment l'univers, l'Europe a glissé vers une civilisation de loisirs qui dévalorise le travail. Elle est devenue une couette qui protège la médiocrité et étouffe la brillance. Un enclos qui priorise « race to the down », déconnecté avec un monde porté par « race to the top ».

C'est le moment de revenir sur ma question initiale qui interpelle l'essentiel : qu'est-ce que l'Europe ? C'est la mère de la civilisation occidentale, qui a conduit l'Histoire pendant les six derniers siècles. Or, dans une profonde mutation globale, en ce début de nouveau millénaire, l'Occident n'a plus l'exclusivité du pouvoir. Du coup, l'exemplarité de ses trois chefs-d'œuvre, à vocation universelle – démocratie, droit et liberté individuelle - n'est plus de mise, et fortement questionnée.

Face à ce défi, la civilisation occidentale est actuellement placée devant un choix existentiel : entre son effacement et sa troisième Renaissance. Je laisse ici de côté la première option, défaitiste, pour me concentrer sur la seconde : l'Occident peut-il, à l'instar de ses deux premières Renaissances du XV et du XX siècles, puiser dans ses

ressources intérieures les énergies et les génies nécessaires pour renaître à nouveau ? Pour se réinventer, sans renier son histoire, qui lui a assuré sa puissance et sa prospérité dans le passé ?

Au vu de l'auto-isolement des Etats-Unis de Donald Trump (cf. le chapitre précédent), cette réinitialisation du « logiciel occidental » ne peut venir, pour le moment, que de l'Europe. Mais, à l'heure où nous sommes, elle est aussi assoupie sur ses lauriers du passé. Elle, si triomphante jadis, est aujourd'hui secouée par le doute endogène sur son identité et les vellétés exogènes de sa destruction, notamment de la part de la Russie de Vladimir Poutine (cf. le chapitre suivant sur la Russie).

Dans ce contexte, moi, viscéralement attaché – comme le prouve toute ma vie - aux valeurs européennes, avec son apothéose de la liberté individuelle, j'avais placé mon espoir en Emmanuel Macron, le seul leader politique dans l'Europe d'aujourd'hui, qui incarne, à mon avis, l'espoir de la Renaissance de l'Occident. Mais sa réussite, à l'échelle européenne et mondiale, est logiquement conditionnée à sa capacité à réformer la France. Plus que réformer : la faire renaître. Pour montrer un exemple à la résonance globale.

L'élection européenne, en mai dernier, démontre, s'il était encore besoin, que l'horizon prométhéen de l'Europe reste, pour le moment, fortement éclipsé par des nationalismes étriqués et des calculs politiques à court terme.

Pourtant, une chose est désormais claire : la nouvelle Renaissance de l'Europe – ardemment souhaitée par moi pour l'épanouissement des jeunes générations, ma raison d'être – ne viendra ni d'un « homme providentiel », ni du haut de la pyramide politique, mais de la société composées des individus, conscients de la fragilité de la planète Terre, la maison commune de l'Humanité, et déterminés à prendre

leur destin en main, en faisant de la politique radicalement autrement.

Le réveil vert, révélées par le dernier scrutin européen et insufflé par les « générations du clic », enfants de la Globalisation du XXI siècle, en est un signe précurseur et enthousiasmant. C'est, sans doute, la clé du futur, qui entrouvre la perspective de la Renaissance Verte de l'Europe.

Cette Renaissance ne saurait être qu'une alchimie d'infinies synergies individuelles, mais d'ores et déjà, elle possède un symbole, un étendard, une figure de proue. Greta Thunberg. Une suédoise de 16 ans, en train de changer le monde. Une autiste, qui, alertée en classe par ses professeurs sur le désastre climatique, a osé - pour sortir de son mutisme dépressif et suicidaire - parler à la planète entière sur les réseaux sociaux, « l'arme atomique » pacifique du XXI siècle.

Histoire digne du film « Ratatouille » : un rat devenu cuisinier grâce à son énergie de vie et son projet d'avenir qui ne connaît aucune limite. Sauf que le cas présent prouve non seulement que l'imaginable est désormais possible, mais aussi qu'une gamine de 16 ans, en surmontant son handicap physique, peut influencer un vote en Europe et bouleverser la marche de notre planète.

Et si le nouveau Jean Monnet de la Troisième Renaissance européenne s'appelait Greta Thunberg ?..

II. La Russie, apprendre à construire avec Autrui

A l'opposé des Etats-Unis, dont le mode de fonctionnement est compréhensible, car – rationnel (tout en étant souvent rejeté), la

Russie est, en permanence, auréolée d'une énigme, qui, à la fois, fascine et effraye la planète. De tout temps, elle aime une galaxie de clichés qui dynamitent tous les schémas d'interprétation théorique. Comme si la patrie de Dostoïevski, de Lénine et de Poutine exerçait une hypnose sur la planète : on tend, inconsciemment, à l'accepter, voire à aimer, mais on ne la comprend pas.

Pourquoi cette démission de l'esprit face à la réalité russe ?

Fiodor Tioutchev, un des plus grands poètes de ce pays, qui vivait au XIX siècle, y répond, avec ces strophes, connues de tous les Russes.

« On ne peut pas comprendre la Russie avec la raison,
On ne saurait lui soumettre à l'aune commune,
La Russie a une grâce unique,
On ne peut que croire en elle... »

« Croire en elle ». Traduction : la Russie n'est pas un pays, mais une croyance ! La Russie n'est pas comme un autre, mais l'Autre !

Soit. Mais, dans ce cas, comment identifier sa place dans la Globalisation du XXI siècle ? Est-elle un « winner » ou un « loser » ? Boussole de l'avenir ou civilisation en déclin ?

Y apporter des éléments de réponse, en synthèse, c'est mon objectif.

Retournons, d'abord, aux trois sources de l'identité russe :

- les slaves de l'Est, qui y apportent le folklore, l'artisanat et une certaine sensibilité artistique qui alimente ce qu'on appelle « l'âme russe » ;
- les Vikings scandinaves qui, forts de leur rigueur, bâtissent l'administration russe et les fragiles prémisses de la démocratie ;

- l'Empire Byzantin, à l'origine de la langue russe (écrite en alphabet cyrillique, dérivé du grec), et l'orthodoxie comme religion chrétienne des rites d'Orient, séparée de Rome au XI siècle. Bien que chronologiquement postérieur à l'arrivée des Vikings en terres russes, l'apport culturel byzantin aura un impact plus puissant sur le « formatage » de la mentalité de ce pays.

Dès son entrée, relativement tardive, dans l'Histoire universelle, (V siècle après J-C.), le temps russe s'enlise dans un espace immense, trop grand pour une population peu nombreuse. Cette vacuité spatiale ralentit la pénétration de l'innovation et des mutations culturelles. Elle instaure une permanente fuite en avant et crée chez les Russes le vertige de l'immensité : une conscience de vivre un destin unique, étrange panaché entre folie des grandeurs et complexe d'infériorité. Ce qui les empêche d'accepter de se fondre dans un espace encore plus vaste que le leur, qu'il s'agisse de l'Europe ou de l'Asie. De même, ce ressenti de l'éternelle exceptionnalité annihile la capacité des Russes à s'adapter aux autres. Le gigantisme de la Russie (le plus grand pays du monde, dès le début du XVI siècle, avec la conquête de la Sibérie) devient le fer de lance de sa prétendue puissance, mais aussi un frein à son organisation et à son évolution, au diapason du son environnement. Voilà est une constante qui transperce toute l'histoire russe, jusqu'à nos jours.

Hybride contradictoire, coutumier des excès dramatiques dépassant l'entendement, le balancier russe se hisse parfois au sommet de la quête spirituelle (via, notamment, sa culture mondialement

reconnue) et retombe, de façon récurrente, vers des abîmes du despotisme, aux pires moments du tsarisme et du stalinisme. Néanmoins, le rêve messianique et les tyrannies, que ce pays combine, au fil de son histoire, ne détruisent pas en Russie l'humain chez l'homme. L'âme y survit. Tout comme l'immobilisme contemplatif, sur fond de replis sur soi, générateurs de frustration agressive, alternent en Russie avec les interludes d'une formidable ouverture altruiste sur l'Humanité.

Comment expliquer ces paradoxes ? Selon l'historien russe Vassili Klioutchevski (1841-1911), la différence essentielle entre les civilisations occidentale et russe remonte à la période où les mêmes « flux des barbares », ayant déferlé sur l'Europe, se scindent en deux groupes distincts : les futurs Occidentaux se retrouvant sur le terreau de la culture gréco-romaine, avec deux avantages qu'ils en tirent : la démocratie et le droit. Tandis que l'arrière-garde des invasions barbares s'échoue sur la vaste plaine russe, où aucun legs culturel n'a précédé leur installation. D'où un face-à-face de deux perceptions de la vie, aux antipodes : l'Europe occidentale, à la prédominance rationnelle, intelligible et philosophique, contre « une autre Europe », porteuse d'une vision syncrétique, cosmique, poétique et mystique.

Je répète, après Milan Kundera : la Russie n'a connu ni l'Antiquité, ni la scolastique médiévale (pendant laquelle l'Europe construit ses cathédrales, tandis que la Russie sombre sous le joug tataro-mongol et n'existe plus comme pays indépendant), ni la Renaissance, qui bouleverse l'Histoire. Une pâle copie des Temps modernes, la Russie apprend l'esprit critique et le respect envers l'individu, issues des Lumières, avec des siècles de retard. Elle n'est qu'effleurée par les

révolutions industrielles du XVIII et XIX siècles. A l'écart des grands modes de circulation des idées et des marchandises, ce colosse géographique compense toujours ses lacunes par l'aveuglante prétention à surpasser toutes les références existantes : elle ne veut pas être comme l'Autre, elle ne veut pas non plus être mieux que l'Autre. Son obsession est de devenir l'Autre !

C'est aussi le cas au XX siècle, quand elle place au-dessus de l'espérance chrétienne la néfaste utopie marxiste, sous l'acronyme de l'URSS, dont l'influence se propage à travers la planète.

Son effondrement, en décembre 1991, propulse au pouvoir Boris Eltsine, le premier dirigeant russe élu. Il est plébiscité par ses compatriotes, las d'un système liberticide, quelques mois auparavant, sur un programme radicalement anticommuniste. Il s'entoure d'une poignée de « jeunes loups » ultralibéraux. Son but est d'arracher au forceps la Russie aux 75 ans de communisme. Faire table rase de ce passé qu'il considère - à juste titre - comme crime contre l'Humanité. Et acclimater son pays à l'Occident, son unique boussole mais dont il ignore tout.

Dans cette veine, il adopte, en économie, une thérapie de choc. C'est l'heure des privatisations totales. Tout en jetant des bases du capitalisme russe, cette aventure débouche sur les inégalités criantes entre la minorité de riches et la majorité de pauvres.

En politique, pour arrimer la Russie postsoviétique à la démocratie, il copie la Constitution de la Vème République Française, avec son exécutif hypertrophié, au détriment du législatif.

En diplomatie, il met le cap sur l'Occident et veut intégrer l'OTAN. Inimaginable, à la lumière de la politique russe d'aujourd'hui.

Ce fut un bouleversement inédit pour un pays, dépourvu de toute expérience fiable de marché et de démocratie ! La société russe le vit comme un traumatisme, qui perturbe son identité. Qui viole son ADN. L'orgueil russe est blessé. Le ressenti de l'humiliation pénètre le pays, les raisins de la colère mûrissent, et l'esprit de vengeance y monte.

C'est bien cela, le terreau nourricier du triomphe de Vladimir Poutine, qui capte l'air du temps et se positionne en réparateur de l'humiliation nationale, en avançant ses trois piliers programmatiques :

- Etat fort, centralisateur et intrusif, nécessaire, selon lui, à un pays historiquement habitué à la verticalité du pouvoir ;
- exaltation du patriotisme pour rendre au peuple russe la fierté qui aurait été piétinée, à son avis, dans les années 90 ;
- retour aux sources de la spiritualité russe, sous forme d'orthodoxie, afin de redonner aux Russes un sens de la vie, dont ils seraient demandeurs, au-delà des aléas matérialistes du quotidien.

Autant de fils pour retisser l'identité russe et dessiner le portrait de la Russie, en cette première moitié de nouveau millénaire.

Il est évident qu'à ce tournant de l'Histoire que vit actuellement le monde, où les démocraties occidentales peinent à dessiner un horizon au-delà de ses prochaines échéances électorales, la Russie, comme la Chine, avance sans complexes une vision à long terme, dont l'ambition coupe le souffle. Cette vision est élaborée par les « think tanks » du Kremlin. Ses messages, aux allures d'encycliques, s'articulent autour de 5 points.

1. Confronté au spectre de son déclin, l'Occident tenterait d'imposer à l'ensemble de la planète « un nouvel ordre mondial », qui, malgré ses apparences de libéralisme globalisé, relève plutôt d'une dictature anonyme.
2. Ce nouveau projet civilisationnel d'un Occident en sursis démolirait le christianisme comme système de valeurs ; pire, il détruirait les notions essentielles du bien et du mal de la condition humaine.
3. La mise en place de ce « nouvel ordre mondial » signifierait le démontage définitif des Etats-nations, avec, pour corollaire, l'effacement des souverainetés territoriales, au sein d'une architecture géostratégique, sous la botte d'un gouvernement mondial, téléguidé par Washington.
4. La famille – telle qu'elle a été façonnée par des siècles précédents (« la cellule fondamentale de l'Humanité », selon Karl Marx) – serait amenée à disparaître : les termes mêmes « père », « mère », « homme », « femme » seraient interdits par la loi. La preuve, selon les prophètes de Moscou, serait que

les pays occidentaux pratiquent déjà des « techniques juridiques », visant à priver les parents biologiques de leurs enfants, ériger en vertu les mariages entre personnes de même sexe, normaliser les transgenres et encourager d'autres « perversions sexuelles ».

5. De cette donne globale, serait né un nouvel individu, enfanté par les technologies numériques et les réseaux sociaux, qui le manipulerait et surveilleraient en permanence. Il serait dépouillé de tout raisonnement autonome, comme si c'était un malade sous l'effet des psychotropes.

Face à cette « thérapie » géostratégique, véhiculée par l'Occident crépusculaire, quelle serait la mission de la Russie de Poutine, au XXI siècle ? Selon ses stratèges, elle devrait y apporter une alternative. Non, pas une alternative. L'alternative ! Aussi globale. Et encore plus offensive (comme le dit Poutine, « en cas de bagarre, il faut frapper le premier »). Avec quel objectif final ? Sauver l'Humanité ! Ni plus ni moins.

Autrement dit, il appartiendrait à la Russie de prendre le relais d'un Occident consumériste, individualiste, dépravé, vautre dans les vices, dévoré par une crise économique, empêtré dans ses propres contradictions. Et cela, conformément à son concept de la « Troisième Rome », à savoir – la profonde conviction russe de détenir l'authenticité de la foi chrétienne et le leadership moral de la civilisation humaine, après la disparition de la Rome antique et la mise à sac de Constantinople. Pour la première fois, ce postulat est apparu au XVI siècle, sous le tsar Ivan IV. Il voulait sublimer l'histoire

de son pays, qui - pour lui, tout comme pour l'actuel dirigeant russe - ne saurait être comme un autre, mais uniquement un Autre. L'Autre. Différent. Unique. A l'instar de l'« âme russe », impénétrable à la raison.

De cette vision de la Russie dans le monde, Vladimir Poutine fait sa principale grille de lecture, en élevant son pays au rang de «sainte sauveteuse de la Terre ».

Ainsi, le surprenant aveu du Président russe, fait à la presse il y a quelques années, que « depuis la mort de Gandhi, il ne voit plus personne, à qui il pourrait parler en toute authenticité », n'apparaît plus une boutade, mais se révèle comme véritable profession de foi, plongée dans les méandres de la perception du cosmos par la Russie. Perception, figée dans ses certitudes du passé.

Quelle position l'Occident doit-il adopter, à l'égard de cette Russie-là, messianique, hautaine, certaine de sa Vérité et donc expansionniste, en guerre permanente contre ses ennemis qu'elle voit partout, en proie à une fièvre obsidionale ?

A mon avis, cette position doit allier, d'un côté, le nouveau « containment » (en clin d'œil à George F. Kennan), à savoir, la stratégie de fermeté, réinitialisée aux réalités du monde contemporain, postcommuniste et global, et, de l'autre côté et en même temps, le meilleur investissement qui puisse être fait en Russie : celui qui vise à décroiser son avenir dans le XXI siècle, en

faire un citoyen du monde, un acteur constructif de la Globalisation. Là-dessus et une fois de plus, je renouvelle mon espoir dans la vertu de l'éducation : il faut mobiliser tous les moyens d'information, de contacts directs et de pédagogie pour regagner les cœurs et les esprits de nouvelles générations russes, en quête d'épanouissement, comme tous les jeunes de la planète, dans un univers ouvert et interconnecté. En misant in fine sur l'humain chez l'homme, ce précieux trésor, qui survit toujours dans la Russie, dite éternelle.

Quant à la Russie elle-même, si elle souhaite son bonheur, ce pays, fascinant et effrayant, à la fois, doit s'extraire de son hypnose de la démesure qui l'inhibe, et guérir de sa schizophrénie séculaire, qui le contraint à se prendre pour l'Autre, alors qu'en réalité, il n'est qu'un parmi les autres.

Bref, la Russie de demain, au lieu de détruire dans l'adversité, doit apprendre à construire, dans l'interaction. Au lieu de réinventer l'Humanité, elle doit commencer à vivre dans et avec l'Humanité.

Un programme aussi vaste que le territoire russe. Mais dans notre monde global - celui qui nous appartient - rien n'est impossible !

III. China, « passe word » of the XXI century

Dans les années 70, quand j'ai étudié au MGIMO à Moscou, j'avais parmi mes camarades de classe des étudiants chinois. On les traitait, à l'époque, « de petits frères », et ils avaient l'air heureux de suivre l'exemple soviétique. Quarante ans plus tard, le produit intérieur brut (PIB) chinois est douze fois supérieur à celui de la Russie, et pendant mes cours à l'ECUST Shanghai, en décembre 2018, un tiers de ma classe, composée d'une cinquantaine d'étudiants chinois, a choisi comme mot de passe du XXI siècle - « China ».

Je suis admiratif de la capacité chinoise à condenser le temps. En moins d'un demi-siècle, ce pays a accompli les progrès ayant nécessité au moins 250 ans d'efforts en Occident (depuis la Première Révolution industrielle). Napoléon et Alain Peyrefitte avaient vu juste : « quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera ». C'est ce qui est en train de se passer. La progression féérique de la Chine actuelle est l'un des plus grands succès dans l'Histoire universelle. Bridée pendant de longues années, exclue du peloton de tête au XX siècle, où elle était reléguée au rôle du partenaire junior de l'URSS, l'Empire du Milieu s'impose, en 2019, comme la deuxième et bientôt, très probablement, la première puissance de la planète.

Mais s'agit-il là d'une miraculeuse surprise qui tombe du ciel ? Absolument pas. Ce n'est qu'un retour à une histoire, souvent oubliée ou occultée : la Chine fut déjà, durant des siècles, un (le) leader du monde, à l'origine des innovations qui influençaient la vie des humains.

Notamment, dans le domaine politique. Comme le démontre Francis Fukuyama dans son livre « The origins of political order », c'est la Chine, la plus ancienne civilisation humaine en continu, qui a fait émerger le premier Etat moderne au troisième siècle avant J.-C., sous l'empereur Qin Shi Huang, unificateur de l'Empire et le père de la Grande Muraille. Cette première expérience de la structuration et de la centralisation des institutions politiques, antérieure à celle de

l'Europe, fut largement inspirée par l'énorme héritage philosophique de Confucius (551-479 av. J.-C.). C'est le nom de Kongfuzi, « maître Kong », latinisé par les Jésuites, au XVI^e siècle.

Bien évidemment, un clic Wikipédia fournirait aujourd'hui à tout un chacun pléthore d'informations sur ce philosophe, ayant paramétré le « logiciel mental » chinois (son influence sur la Chine est comparable à celle, exercée en Occident par Socrate et Jésus réunis). Mais permettez-moi, fidèle à ma méthode de synthèse, ayant pour ambition de dégager l'essentiel, d'en extraire la substantifique moelle (à mon avis), autour de quatre expressions clés, liées à ce « premier éducateur de la Chine ».

Ces expressions transcendent l'histoire multiséculaire de ce pays et conditionnent son comportement à l'heure où nous sommes.

1. L'HARMONIE SOCIALE. Cette expression évoque, à la fois, les vertus morales et les relations hiérarchisées en société. Elle pointe l'aversion chinoise pour les conflits et le débat contradictoire, propres à la démocratie occidentale. D'où l'inclinaison culturelle au parti unique et l'autoritarisme, un phénomène qui caractérise la Chine d'aujourd'hui. L'harmonie sociale, n'est-elle pas aussi synonyme de « team spirit », un sujet d'actualité dans nos sociétés occidentales, fragmentées sous le poids de leurs dissensions internes ?
2. GUANXI. Le concept chinois du capital social et humain. Il suppose la prédominance des relations interpersonnelles, extra-juridiques, basées sur la confiance, par rapport aux injonctions légales, les normes bureaucratiques, bref, sur les formalités, codifiées par la Loi.
Guanxi, c'est la déclinaison philosophique chinoise du mot russe « blat ». Les deux pays étant installés dans un paradigme civilisationnel, difficilement intelligible pour les Occidentaux,

où la morale (traditions et habitudes de la vie quotidienne, intuitions comportementales qui confinent au mysticisme, reflexes non-verbalisés, codes réservés aux groupes de personnes « initiées ») domine le droit (les règles écrites, explicites, clairement énoncées, communes, qui s'appliquent à tous les membres de la société).

Dans la suite logique du guanxi, l'Etat chinois n'est pas d'abord gouverné par les règles légales coercitives, mais par les vertus morales, qui présupposent l'impératif de l'auto-perfectionnement éthique de chaque Chinois, censé être en permanente quête d'honnêteté. C'est l'analogue chinois de l'expression russe « Pravda » (devenu le titre symbolique du journal du parti communiste en URSS). Ce qui veut dire la vérité suprême, immanente, non-contestable, d'origine quasi divine.

3. YIN et YANG. L'éternelle dualité, ancrée dans la nature et la vie humaine : nuit et jour, chaud et froid, eau et feu, jeunesse et vieillesse, homme et femme. Ce concept inspire mon usage fréquent du terme « dichotomie » que je définis comme croisement, à l'intérieur d'un seul phénomène, de deux tendances, qui, tout en semblant, au premier abord, contradictoires, peuvent être, en substance, complémentaires (globalisation vs. identité, économie globale vs. politique locale, vérité vs. « post-vérité », etc.). La fameuse maxime du Président français, Emmanuel Macron, érigée en sa doctrine politique, « en même temps », provient de la même genèse ontologique, d'inspiration confucéenne.
4. FENG SHUI. Souvent réduit, en Occident, à l'aménagement d'intérieur, ce condensé sémantique de la sagesse chinoise (littéralement, le vent et l'eau) nous renvoie à l'indissociable lien originel entre les énergies du Ciel (promesse du merveilleux, évocation du paradis éternel) et de la Terre (notre quotidien,

prosaïquement rythmé par les préoccupations temporelles). Ainsi, ai-je été frappé de constater que les tombes dans les cimetières chinois sont orientées vers « la direction positive de la force de la vie ».

Politiquement et philosophiquement, pendant de nombreux siècles, la Chine fut déjà le pays, sans doute, le plus avancé du monde. Tout comme elle le fut aussi, économiquement.

Au début de la dynastie Ming (1386 – 1644), la Chine possédait déjà l'armée navale la plus puissante de la planète (et donc dominait les mers, avant la Grande-Bretagne), elle avait une économie diversifiée, les arts florissants et l'agriculture auto-suffisante.

Mais s'est-il passé par la suite ? A quel moment la Chine a-t-elle dérapé, se retrouvant reléguée en division d'outsiders, après avoir longtemps été championne ?

Pour aller à l'essentiel, au risque de minorer les détails, j'y répondrais : cela s'est passé pendant la Renaissance en Europe que la Chine a complètement ratée. Cette Chine immense, victorieuse, glorieuse, auréolée des certitudes de sa puissance, aveuglée par son hybris, n'a pas compris l'impact planétaire de la transmutation d'un continent qui lui semblait minime, insignifiant, ô combien lointain. Elle a dramatiquement sous-estimé la capacité de l'Europe à trouver en elle-même l'énergie innovatrice et salvatrice qui lui avait permis de renaître, au sortir d'un long coma du Moyen Age. « Born again » sur la base de ses fonts baptismaux gréco-romains.

Découverte de l'Amérique par Christophe Colombe en 1492 ? Epiphénomène !

La voie maritime, tracée par Vasco de Gama vers l'Asie, en contournement du Cap de Bonne Espérance ? Un détail de l'histoire.

Erasme, Thomas More, Machiavel, Martin Luther, Michel de Montaigne ? Les philosophes locaux, qui font pâle figure par rapport à la pensée globale de Confucius.

Gutenberg proclame : « l'imprimerie, c'est pour tout le monde » (comme Steve Jobs dira, six siècles plus tard, « le smartphone, c'est pour tout le monde ») ? Ridicule, car c'est la Chine qui a inventé, à la fin de la dynastie des Han (II siècle AD), la méthode de fabriquer du papier de bonne qualité et d'imprimer des textes sur des planches gravées, induites d'encre (le plus ancien livre imprimé est le Sûtra du Diamant, un écrit bouddhique chinois, qui date de 868 AD) !

Et ainsi de suite...

Je compare l'arrogante sous-estimation chinoise de la Renaissance européenne, au XV siècle, avec l'actuelle cécité des Occidentaux dans la Globalisation en cours. Dans les deux cas, le leadership global change de camp, alors que les anciens leaders, bercés par leurs certitudes du passé, ne comprennent pas ou préfèrent ne pas comprendre la métamorphose tectonique qui se déroule sous leurs yeux !

La suite du parcours civilisationnel de la Chine – jusqu'à sa propre Renaissance qui change le monde actuel – n'est que sa sortie, progressive, des radars de l'Histoire. D'abord, ses défaites dans les « guerres de l'opium » (1832-1842 et 1856-1860) contre une Grande-Bretagne triomphante, portée par sa puissance, acquise dans la foulée de la Renaissance et de la Première Révolution industrielle, dont elle fut le berceau. S'en sont suivis :

- l'humiliant dépeçage en concessions, sous le contrôle des Occidentaux, devenus maîtres du monde ;
- la chaotique république, installée en 1912, sur les ruines du régime impérial et sur fond de guerre civile ;
- l'occupation japonaise, pendant la Deuxième Guerre mondiale ;

- le communisme aux couleurs chinoises, sous la houlette de Mao Zedong (1949-1976), dans un écosystème de bipolarité idéologique, où chaque pays était obligé de choisir son camp entre communisme et capitalisme.

Concernant le dernier point. Dans la Chine de 2019, Mao reste, à l'instar de Staline dans la Russie de Poutine, un personnage hautement controversé. Même si, sur ce sujet, aucun sondage ne peut être fiable, je pense qu'à peu près la moitié des Chinois le considèrent toujours comme fondateur de la Chine moderne et réparateur de l'humiliation nationale, qui remonte aux « guerres de l'opium » (ce qui devrait, grosso modo, correspondre à l'appréciation de Staline par les Russes). Or l'autre moitié des Chinois (essentiellement, les jeunes globalisés) le tiennent pour le responsable du massacre de son propre peuple, dans les années 60, pendant la « révolution culturelle » et le « grand bond en avant » (la morbide « comptabilité » de ces ignominies, jamais soumis à aucun « audit », varie de 40 à 70 millions de vies enlevées) Ils lui incriminent aussi la « déconnexion » de leur pays par rapport au monde, ce qui lui a fait perdre du temps, au nom d'une idéologie qui s'est évaporée.

D'une façon plus générale, cette controverse autour des figures emblématiques de Mao Zedong et Staline dans la Chine et la Russie d'aujourd'hui, ranime le débat sur la nature du communisme qui a façonné la physionomie du XX siècle. Est-ce une « belle utopie » qui a mal tourné ? Ou un crime contre l'Humanité, jamais jugé par l'Histoire ?

Plus concrètement, je retrouve cette controverse sur le campus de l'ECUST, qui est inspiré des plus grandes universités américaines et contient un gisement de technologies de pointe, mais, en même temps, il conserve sur sa place centrale la gigantesque statue de Mao Zedong, devant laquelle se déroulent les cérémonies solennelles.

Dans la météorique ascension de la Chine au XXI siècle, je distingue quatre étapes.

1. 1978 (accession au pouvoir de Deng Xia Ping – 2001 (adhésion à l'OMC). La Chine est de retour, mais sa place sur l'échiquier international manque encore de visibilité.
2. 2001 – 2008 (la crise des subprimes, première secousse globale du monde, devenu global). La Chine représente la cible prioritaire des investisseurs occidentaux. Ceux-ci croient, en cette époque-là, qu'ils continuent à détenir le « monopole de l'Histoire », face à un pays « émergent », comme si c'était leur élève en rattrapage.
3. 2008 – 2016 (élection de Donald Trump). La Chine change de statut. Elle s'impose comme colonne vertébrale de la croissance mondiale et co-leader (avec les Etats-Unis) de la Globalisation économique.
4. Depuis 2016, la Chine bénéficie de la retraite volontaire des Etats-Unis de la course globale aux performances, sous le slogan « America first » (quelle aubaine pour Pékin !). Elle s'installe aux manettes décisionnelles de l'économie globale, en misant sur les domaines à haute valeur ajoutée (digital, intelligence artificielle, éducation, recherche et développement). A la sortie d'un long tunnel historique, où son moteur était bridé, la Chine d'aujourd'hui, affamée de succès, impatiente de rattraper le temps perdu, fonctionne à plein rendement et assume, sans aucun complexe, sa prétention au leadership du XXI siècle. A tel point que mes étudiants chinois contestent même l'intitulé de mes cours à Shanghai (« Doing business with Europe »), en affirmant que l'Europe actuelle serait trop faible pour « boxer » dans la même catégorie que leur pays et que le soi-disant « vieux continent » s'apparente, pour eux, à un lieu de villégiature, une sorte de Disneyland, chahuté, de surcroît, par les troubles sociaux, plutôt qu'à un partenaire économique valable.

Cependant, j'exprime une interrogation sur cette perspective que les Chinois voient déjà acquise (j'y reviendrai en conclusions, à la fin du livre).

Cette interrogation est la suivante. Au moment crucial, où le passage de l'imitation (là-dessus, la capacité chinoise n'est plus à démontrer) à la création, constitue le challenge central pour le futur de la Chine, son régime hybride – un mix entre le capitalisme débridé et d'une gouvernance politique exempte d'élections – est-il le mieux adapté à la dévorante ambition chinoise ? Peut-on inventer dans un contexte social, où l'individu n'est pas libre de ses actes et paroles ?

Stop ! Peut-être, en affirmant que l'individu n'est pas libre dans la Chine d'aujourd'hui, je tombe dans le piège de l'ethnocentrisme occidental qui n'a plus lieu d'être ?

Deux histoires suivantes, qui relèvent de mon expérience personnelle, abondent en ce sens.

La première remonte au 1 octobre 2011, jour de la Fête nationale chinoise officielle, qui marque l'anniversaire de la fondation de la République populaire de la Chine. J'arrive ce jour-là à Shanghai. J'allume la télé dans ma chambre d'hôtel. Et je tombe immédiatement sur les images d'un aréopage des apparatchiks, habillés tous pareils, costumes - cravates sombres. Ils célèbrent, en grande pompe, l'événement.

Je jubile : ça y est, j'ai trouvé la phrase d'introduction pour le discours que je dois prononcer le soir même, devant un amphithéâtre d'étudiants en business. Cette phrase sera : « it is a great day today for you ». Mais, à ma stupéfaction, en prononçant, le moment venu, cette phrase, je me heurte à l'incompréhension manifeste de l'auditoire, qui, dubitatif, ne réagit pas. Mon salut vient, finalement, d'une étudiante au premier rang qui, au bout d'un instant, s'exclame : « ah, nous avons

compris. En effet, c'est un grand jour pour nous. Car l'Iphone 5 est arrivé ce matin à Shanghai ! »

La deuxième histoire se passe, il y a quelques années, lors d'un colloque à Paris, consacré à la Chine. Arrivé en retard, je vois intervenir, devant le pupitre, un homme d'une quarantaine d'années. Mon look est asiatique, mais son discours dans un anglais plus que parfait, parfaitement rôdé et sa gestuelle calibrée me persuadent vite qu'il s'agit d'un expert américain, qui décline, à force d'un spectaculaire power point, sa vision de la Chine. Or quand nous nous retrouvons, par hasard, face-à-face, au cours du lunch, il me donne sa carte de visite, où sont inscrits son nom et prénoms, suivis de son titre « premier secrétaire du Parti communiste » et puis le nom d'un district fédéral chinois, où il travaille.

- Vous êtes donc Chinois et pas Américain ? – lui demande-je, surpris.
- Oui, - me répond-t-il.
- Pourrais-je vous poser une question ? - poursuis-je.
- Bien sûr, posez-la, en toute franchise !
- Qu'est-ce que la démocratie pour vous ?
- Oh, vous savez, c'est simple ! – dit-il, serein et décontracté. – La démocratie, c'est comme aux Etats-Unis : the system of checks and balances (système de contre-pouvoirs).

Je reconnais que cette affirmation me prend de court.

- D'accord. Mais puis-je vous rappeler que vous êtes un communiste chinois...

Et là, sa réponse, limpide, ferme, les yeux dans les yeux, fuse immédiatement :

- Ne vous méprisez pas sur la Chine d'aujourd'hui et abstenez-vous de nous donner des leçons. La plupart de mes collègues, aux postes de responsabilité, ont étudié aux Etats-Unis. Nous

sommes donc parfaitement conscients des réalités du monde où nous vivons. Et nous savons que, pour y être compétitifs, nous devons aller vers plus de transparence et d'interactions dans tous les domaines, y compris politique. Mais laissez-nous faire cela à notre rythme, prenant en considération notre histoire, beaucoup plus ancienne que celle de l'Occident. Et surtout en évitant les changements abrupts de notre système qui montre actuellement ses preuves.

Pendant le cocktail, à la fin du colloque, il est revenu vers moi.

- Savez-vous quelle était la thèse de mon doctorat ?
- Non.
- « Pourquoi la Chine n'est-elle pas encore capable de produire ses Steve Jobs » ?

Depuis, quelques années ont passé, et Huawei est en train de dépasser Apple dans la lutte féroce de la 5G, qui déterminera la face de l'économie du XXI siècle ; Baidu, fondé par un ingénieur, formé aux Etats-Unis, est déjà dans la roue de Google, et Alibaba de Jack Ma est devenu le premier le premier distributeur mondial, avec des ventes supérieures à celles de Walmart.

Quant à mes étudiants chinois – ceux qui affirment que le sujet « Doing business with Europe » est déjà dépassé – quand je les taquine, avec une franchise a priori déconcertante dans un pays dit communiste, en leur demandant comment ils peuvent vivre sans Facebook (interdit en Chine), ils me répliquent d'abord : « nous avons notre We Chat », et ensuite, après réflexion, y ajoutent : « il est vrai qu'en principe, nous préférons les deux, Facebook et We Chat ».

Facebook ET We Chat, et non Facebook OU We Chat.

Cette petite phrase de la bouche de futurs décideurs de leur pays, vivant dans notre monde global, ne trace-t-elle pas la voie d'avenir de la Chine au XXI siècle ?

IV. L'Inde, B2B (Back to Bangalore)

Connaissez-vous cette abréviation, B2B ? Tout étudiant d'école de commerce y répondrait sans hésitation : « business to business ». C'est ce qu'on lui enseigne, dès ses premiers cours.

Erreur ! Le nouveau monde, le monde actuel, que je décris dans ce livre, exige une réinitialisation de tous les mots, qui ne signifient plus la même chose qu'avant.

La nouvelle signification du B2B, adaptée au XXI siècle, je l'ai apprise pendant mon voyage à Bangalore. Ma séance de coaching géopolitique dans cette Silicon Valley indienne a réuni des diplômés en masters, qui, après leurs études dans les universités américaines les plus prestigieuses, sont rentrés chez eux, en Inde, pour y démarrer leurs activités professionnelles et créer des start-ups en informatique, en plein envol. Mais pourquoi à Bangalore et pas en Californie ? Parce que, selon eux, leur pays offre aujourd'hui plus d'opportunités que les Etats-Unis ! Et pour couronner le tout, ils ont proposé à leurs anciens professeurs de Harvard et du MIT (« pas à tous, seulement aux meilleurs, très peu nombreux ! ») des emplois de consultants au sein de leurs entreprises. Avec un salaire attrayant et surtout avec le plaisir des interactions innovantes, directes, instantanées, qui bousculent la routine et tirent tout le monde vers le haut. Bien évidemment, leurs anciens maîtres l'ont accepté, heureux de voir leurs anciens élèves de mettre en pratique leurs propres enseignements. Et de les accompagner, sur ce chemin. Peut-on imaginer quelque chose de plus gratifiant pour un professeur que de voir ses étudiants d'aller plus loin que lui ? Ce passage du relais constitue la raison d'être de tous nos efforts. Il donne du sens à notre activité, au service de l'avenir !

Ce nouveau phénomène interactif, miroir de l'ère contemporaine, s'appelle B2B. Back to Bangalore. Un exemple de l'Inde d'aujourd'hui. Une belle métaphore du XXI siècle. Qui allie succès global (connexion avec les grandes tendances de notre époque) et

fidélité à son ancrage identitaire, par définition local. Sur la base du « ré-enracinement des racines » (« rooting the roots »), condition sine qua non de tout épanouissement dans notre monde.

Devenu, depuis 2006, pays d'immigration (après des décennies d'émigration de masse), essentiellement grâce à ce phénomène B2B, l'Inde est désormais portée vers l'avenir, dans un univers, devenu irréversiblement décloisonné et instantané, par ses jeunes générations globalisées, bien éduquées, assoiffées de « race to the top », à l'exemple de ses pionniers digitaux de Bangalore. Et ce, dans un pays, où 65 % de la population totale, qui s'élève à 1,3 milliard (la deuxième, et bientôt la première démographie de la planète) sont âgés de moins de 25 ans, et sa population augmente chaque année de 17 millions d'habitants. Comme le constatait déjà Winston Churchill, visionnaire à bien des égards, « si la démographie est un destin, celui de l'Inde est assuré ».

Un destin indien mérite, en effet, un récapitulatif de synthèse. Aussi ancienne que la civilisation chinoise gardant les idées de Confucius comme son fil d'Ariane, l'histoire indienne a aussi son ADN, qui date du cinquième millénaire av. J.-C. : l'hindouisme.

Les Hindous, comme les Confucéens, ne croient pas en Dieu. Ils croient en l'infinie multitude de Dieux. Chaque Indien a son Dieu. Et tout peut être Dieu pour un Indien. Vous êtes libre de choisir votre divinité. Libre de choisir votre vie. Etre végétarien ou manger de la viande. Prier ou ne pas prier. Pas d'hérésie, ni apostasie, car il n'y a de doctrine intrusive figée. Pas de commandements. Rien n'est obligé. Rien n'est interdit. Tout est possible.

L'hindouisme nourrit la trajectoire civilisationnelle de l'Inde, dès sa genèse jusqu'à nos jours. Son unique aptitude à embrasser l'infini lui a permis d'absorber, à un moment donné, le bouddhisme. Buddha fut, à l'origine, Indien et le bouddhisme - fondé en Inde, mais dans l'Inde d'aujourd'hui, théoriquement, il n'y a plus de bouddhistes. Ce n'est

pas le fruit d'une persécution : l'hindouisme a tout simplement embrassé, enveloppé et, en fin de compte, dissout en son sein le crédo bouddhiste. Aujourd'hui, pour trouver les bouddhistes vous devez aller en Corée, en Indonésie ou au Japon et dans d'autres contrées, situées à des milliers de kilomètres du berceau du bouddhisme.

L'histoire de l'Inde converge avec celle de la Chine sur un point capital : les deux pays avaient déjà, jadis, orienté le développement du monde, tenant la barre de la modernité et de l'innovation. Avant de chuter à l'époque de la Renaissance européenne qu'ils ont dramatiquement sous-estimée.

D'un fantasme occidental à l'égard d'un eldorado, où, depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand au IV^e siècle avant J.-C., « les pierres précieuses saupoudraient les routes, comme la poussière » (Rudyard Kipling), le commerce fut bouillonnant et la spiritualité enchantait les âmes en quête d'intemporel, l'Inde s'est progressivement muée en valet de l'Occident, réduit à son rôle de pourvoyeur d'or et d'épices pour les pays riches.

L'effondrement de l'Empire Moghol au XIX^e siècle a pavé le chemin de la colonisation de l'Inde par la Grande-Bretagne, et ce glorieux champion historique a été rétrogradé, aux yeux de l'opinion mondiale, au rang du symbole de misère et de famine.

Mais, à la différence de la plupart des pays ex-colonisés, l'Inde a plutôt bien géré sa décolonisation. La « common law » britannique, ayant infusé dans la mentalité locale, n'y était pas étrangère, mais surtout ce qui explique ce succès, c'est le tandem gagnant, car complémentaire, de deux leaders charismatiques : Jawaharlal Nehru, Premier ministre, major de promotion à l'Université de Cambridge, autour d'un remarquable livre « Glimpses of World History » - que je recommande à tous mes étudiants - rédigé depuis sa cellule de prison sous forme de lettre à sa fille (paradoxalement, ce chef-d'œuvre géopolitique n'a pas été traduit en français) et son mentor

philosophique Mohandas Gandhi, qui incarnait, quasi-physiquement, l'héritage lumineux de l'hindouisme multiséculaire, à l'origine du concept de non-violence et de pacifisme, adapté au monde où il vivait.

Pendant la seconde moitié du XX siècle, lancée dans la recherche improbable d'une troisième voie entre capitalisme et communisme, face à l'inéluctable impératif de la « guerre froide », l'Inde a failli basculer dans le camp soviétique, jonglant avec ses pesanteurs bureaucratiques, sur fond d'antiaméricanisme. Ce qui a fait passer son économie au débit ralenti, au-dessous de son potentiel.

Erreur corrigée, depuis 1991 (année de la dissolution de l'ex-URSS, soit une vingtaine d'années après la Chine), lorsque ce géant asiatique, pays le plus multiethnique et multilingue de la planète (400 langues y sont pratiquées, avec l'usage généralisé de l'anglais), s'est remis à respirer à pleins poumons, en se rouvrant au monde. Au monde global, où la maîtrise de l'anglais – qui n'est plus une langue étrangère pour personne - devient un atout décisif.

L'actuel rattachement de l'Inde au peloton de tête de la Globalisation en cours, n'est donc, en réalité, qu'un spectaculaire retour de l'Histoire vers l'époque précoloniale d'avant la Renaissance.

Du coup, l'Inde, la plus grande démocratie du monde en termes de population (presque un milliard d'électeurs qui choisissent entre 500 partis politiques) est pressentie, au XXI siècle, pour devenir bientôt une troisième puissance économique du monde (après la Chine et les Etats-Unis). Elle prouve par ailleurs que le modèle démocratique n'est pas automatiquement un obstacle au développement dans le monde contemporain, qui semble privilégier, pour le moment, les autocraties, comme la Chine et la Russie. Mais pour être efficace, la démocratie moderne, née au XVIII siècle sur la base de l'héritage grec, doit être réinitialisée. Comme tous les éléments clés dans la vie de l'Humanité, à ce moment charnière de son Histoire.

De ce point de vue, le modèle de gouvernance, proposé depuis 2014 par le Premier ministre indien Narendra Modi, fils d'un vendeur de thé, total « outsider » politique, pourrait esquisser une piste d'avenir, dont l'impact dépasserait un cadre national. Car il a su anticiper la montée des populismes au sein des démocraties partout dans le monde : il s'est inscrit, à la fois, dans une rupture par rapport au parti du Congrès (qui a fini par lasser les électeurs, après une cinquantaine d'année de sa domination du paysage politique) et dans la continuité du glorieux passé de l'Inde, oxygéné par l'hindouisme, avec sa cité emblématique Varanasi (équivalent de Jérusalem pour les juifs, de Rome pour les chrétiens et de la Mecque pour le musulmans). Autrement dit, la spécificité identitaire d'une civilisation parmi les anciennes du monde.

Concilier l'inconciliable. Surfer sur l'irrésistible aspiration des peuples à « l'insurrection électorale », qui balaie les élites, considérées comme usées et détachées de la vie réelle (« les étrangers dans leur propre pays ») et – en même temps ! – ouvrir un nouvel horizon démocratique, positif et enthousiasmant, inspiré de la philosophie B2B et du slogan « Sabka Saath, Sabka Vikas » (développement pour tous, bien-être pour tous).

Etre, concomitamment, le porte-parole de ce que l'historienne américaine Anne Applebaum appelle « les insolubles divisions entre les gens qui auparavant ne savaient pas qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux » et l'étendard d'un nouvel espoir, via l'épanouissement des jeunes générations, nées dans la Globalisation, sans avoir connu la colonisation. Miser sur les jeunes, auxquels appartient l'avenir.

Combiner la justice sociale et l'excellence économique, sans remettre en cause la liberté individuelle comme principe de base.

Faire passer l'authenticité humaine avant les « acquis professionnels », en prenant soin de ne pas basculer dans l'anti-intellectualisme.

Bref, s'appropriier le passé, s'adapter au présent et se projeter vers le futur.

Bien sûr, le chemin indien sera long et parsemé d'embûches. Car ce pays traîne encore beaucoup d'handicaps.

Parmi eux :

- la pauvreté de masse et les inégalités criantes : 300 millions d'Indiens vivent aujourd'hui avec un dollar par jour, alors que 450 millions d'Indiens constituent déjà la nouvelle classe moyenne (la plus nombreuse au monde), qui « parle » couramment la Globalisation, voyage de plus en plus en touristes à l'étranger (notamment en France), en concurrençant sur ce terrain les Chinois, avec les standards de consommation proches de ceux des Occidentaux ;
- l'insuffisance des infrastructures modernes. A la différence de la Chine, l'Inde n'a jamais connu l'industrialisation, en passant directement d'un système de transport archaïque à un nouveau pôle d'excellence en matière de technologie digitales ;
- la dégradation de l'environnement à cause du mauvais traitement des déchets, dont 40% ne sont pas ramassés dans les villes, et ce chiffre est encore plus élevé dans les zones rurales ;
- le rôle de la femme reste insuffisamment valorisé dans la société indienne, et ce, malgré les modestes progrès, accomplis récemment dans ce domaine (je ne parle même pas des indicibles cas de viols, en lieux publics, à New Delhi et ailleurs)
- la bureaucratie intrusive, trop souvent corrompue, qui fait fuir les investisseurs (la construction d'une grande usine en Inde prend de 4 à 5 ans, soit le double par rapport à la Chine).

De façon plus générale, sur le plan économique et géopolitique, si l'on compare les perspectives de ces deux géants asiatiques, en plein essor, et sauf le totale inversement de la donne actuelle, il est fort à parier

que la Chine sera toujours devant l'Inde. Mais la différence entre les deux réside dans le fait que si le boom de la Chine repose sur un calcul planificateur de son Politburo, celui de l'Inde est un fruit de l'ingéniosité entrepreneuriale de son secteur privé, pour lequel l'Etat central constitue un problème plutôt qu'une solution.

Grâce à cette particularité, l'Inde bénéficie d'une image plus attrayante dans les pays démocratiques, surtout aux Etats-Unis, qui comprennent mieux son *modus vivendi*, bien que chaotique, que le mécanisme, obscur, de la Chine.

Dans notre monde, qui a besoin d'optimisme, l'Inde propose ce qui est plus important que la croissance économique et les indices de consommation courante : c'est l'espoir qui donne des ailes. Une réelle perspective d'un avenir empli d'opportunités. Phénomène palpable au quotidien à Bangalore. Il s'appelle, en anglais, « fulfillment ». A savoir, l'épanouissement personnel. L'accomplissement des désirs de jeunes et de moins jeunes. Une sensation positive d'être pleinement satisfait dans ses activités professionnelles et sa vie privée, en utilisant et en perfectionnant, chaque jour, ses qualités, qui permettent toujours d'aller de l'avant et vers le haut, jamais vers le bas. Toujours avancer, jamais régresser sur le chemin, sinueux, de son bonheur.

De ce point de vue, l'Inde d'aujourd'hui ressemble aux Etats-Unis, à la fin du XIX siècle. A l'époque, les contraintes internes empêchaient les Américains de développer leur pouvoir mondial. En 1880, l'Amérique, ayant déjà dépassé la Grande-Bretagne en termes de puissance économique, restait, sur le plan militaire et diplomatique, un pays de second ordre. Son armée était moins forte que celle de la Bulgarie, sa flotte militaire comptait un huitième de l'arsenal de l'Italie, alors que son poids industriel était 13 fois supérieur à celui de l'économie italienne. Et ce n'est pas l'Etat à Washington, alors faible et embryonnaire, qui a forgé la future force de l'Amérique, mais sa

société vibrante, rayonnante, dans une démocratie féconde, portée par l'inépuisable énergie des individus libres, motivés et épanouis. Ce pays était dopé par leurs citoyens qui ne s'interrogeaient pas sur ce que l'Etat devait faire pour eux, mais sur ce qu'eux, ils pouvaient faire pour l'Etat.

Ce fut le cas des Etats-Unis au XIX et au XX siècles. Pourquoi cela ne serait-il pas celui de l'Inde dans un nouveau siècle, qui, en un clic, ouvre aux individus partout à travers la planète le champ des possibles le plus large dans l'Histoire de l'Humanité ?

Dans cette hypothèse, B2B serait la clé de l'avenir de l'Inde, dans un monde qui nous appartient.

V. L'Afrique, son avenir ? Je ne sais pas...

J'ai longtemps hésité à écrire ce chapitre. Les idées se bousculaient dans ma tête, sans dégager la clarté indispensable. S'y greffaient mes impressions et émotions, trop contradictoires, toujours abondamment colorées, à l'image de ce formidable continent, au cœur de multiples interrogations géopolitiques.

Et si j'ai fini par écrire ses lignes, je le dois, en dernier ressort, à mon entourage le plus proche, à commencer par mon épouse, Jacqueline, qui ne comprenait pas comment je pouvais omettre, en brochant un portrait du XXI siècle, ce trésor de l'Humanité, sans lequel je n' imagine plus ni mes activités ni ma vie tout court, depuis que le hasard de la programmation de cours à ICN Business School ne m'y avait emmené, il y a plus de dix ans.

Ce chapitre, le dernier consacré aux « global stakeholders » (pôles d'excellence) du XXI siècle, sera donc le plus personnel, presque intime, viscéral, écrit à cœur nu, mettant la dimension humaine au-dessus des postulats rationnels.

Rien ne me prédisposait à l'Afrique. Mon rêve d'un enfant né à Moscou, à l'époque communiste, et animé d'une farouche ambition de réussir sa vie, était exclusivement américain, alors que l'Afrique se mélangeait, dans mon imaginaire, celui de lecteur passionnée des romans de Mayne Reid et d'Ernest Hemingway, avec les lions, les tigres, les girafes et les zèbres, cavalant entre savanes et forêts, sur fond de palmiers luxuriants et d'azur océanique. Il faut y ajouter que mes parents, comme tous les Soviétiques, utilisaient au quotidien, sans l'ombre d'un doute, l'expression « nègre » à propos des gens de couleur noire, inexistants dans le pays de ma naissance.

Inexistants ? Sauf quelques exceptions. Je me souviens avoir croisé, dans la cour de mon immeuble, des jeunes officiers, originaires de pays africains procommunistes (Somalie, Ethiopie, Mozambique, Angola), qui faisaient des études à l'Académie des blindés, où enseignait mon père. Ils suscitaient beaucoup de curiosité chez mes petits camarades, car ils étaient les seuls à qui ils pouvaient demander du chewing-gum, introuvable dans les magasins soviétiques. Je n'exclus pas que je sois aussi succombé, une fois ou deux, à cette quête dans la rue.

Ma vie a suivi son cours. Une fois à Paris, en 1980, stagiaire à l'ambassade d'URSS, j'ai découvert la diversité des visages humains. Le marché aux puces, porte de Saint-Ouen, a rectifié mes premiers clichés d'Afrique, en y insufflant une réalité de dialectes, de gestuelles, d'odeurs.

Tiens, les odeurs... Huit ans plus tard, de retour à Moscou après ma première mission à Paris, je me suis retrouvé, au Ministère des Affaires étrangères (MID), dans le même bureau avec un collègue (qui deviendra par la suite mon ami, vivant actuellement aux Etats-Unis et avec qui je reste toujours en contact). A longueur de journées de travail, que nous étions obligés de passer ensemble, dans un espace clos, j'ai ressenti une odeur qui, je ne le cache pas, m'indisposait. Adeptes, en toutes circonstances, d'une méthode directe, j'ai proposé à mon vis-à-vis d'utiliser un déodorant. A quoi il m'a répondu, dans le même esprit de franchise, que si moi, j'avais eu la chance de débiter ma carrière diplomatique en France, lui, il avait travaillé au Mali, où il avait contracté une maladie de peau, génératrice de cette odeur qu'il essayait de combattre par tous les moyens, sans y arriver complètement.

Un autre souvenir me taraude. Ma véritable découverte de l'Afrique. En février 2008. J'arrive à l'aéroport de Dakar. Je descends de l'avion dans une chaleur qui m'envahit et m'étouffe, je passe le contrôle de passeport, je récupère mon bagage et je sors dehors. Dans une cohue bigarrée et bouillonnante des visages qui bougent, grimacent, crient, gesticulent, avec les mains qui se tendent vers moi et me touchent, surgit, avec une pancarte, un responsable de Sup de Co, partenaire d'ICN, chargé de mon accueil. Il s'appelle Pierre et il est d'origine rwandaise. Il me conduit en voiture à l'hôtel Savana, situé au bord de la mer, dans un cadre paradisiaque que les habitués de la capitale sénégalaise connaissent bien. Au moment où, après m'avoir accompagné dans ma chambre, il regagne sa voiture, je lui demande à quelle heure il passerait me prendre le lendemain pour m'emmener à l'Ecole où je devrais donner mes cours. A ma surprise, il me répond : « je ne sais pas exactement... peut-être vers 8 heures, ou à 8 heures trente... ou plus tard ». Avant d'y ajouter l'expression, dont le sens m'échappe : « Insh Allah » (cela veut dire, comme je l'ai appris plus tard, « si Dieu le veut »). Désorienté sur le coup, je lui dis : « pardon, je ne connais pas votre Insh'Allah, tout en le respectant a priori, car cela semble être important pour vous, mais permettez-moi de vous rappeler que mon « Insh'Allah », si j'ose dire, s'appelle l'agenda, celui-ci spécifiant clairement les horaires exacts de mes cours, fixés d'ailleurs par votre Ecole, et j'ai l'habitude de le respecter, rigoureusement. Car, dans mon esprit, être à l'heure, c'est respecter l'autre et aussi respecter soi-même ».

Cette histoire vraie, qui en dit long, entre autres, sur ma totale ignorance des réalités africaines, avant ma première rencontre avec mes étudiants sénégalais, je la raconte toujours à chaque nouvelle promotion, enseignant, depuis, deux fois par an à Dakar et aussi à Alger. Cela est devenu mon antidote contre les retards en classe.

Retards que la plupart de mes collègues considèrent comme un fléau inévitable en Afrique, mais qui ont disparu, au fil des années, dans le cadre de mes enseignements. Mes étudiants de Sup de Co et l'EFTG Alger ont appris à arriver à nos rendez-vous à l'heure, avec à peu près la même régularité que leurs homologues en Allemagne, en Suisse, en Norvège ou aux Etats-Unis. Et ce, malgré le chaos de circulation à Dakar et à Alger, qui rend difficilement prévisible le temps à passer, surtout le matin, dans les transports publics ou en taxi.

Donc, il n'y a pas de fatalisme ! En Afrique (ni ailleurs). Donc yes, they can. Cet exemple concret, aux apparences d'un détail, prouve la possibilité de trouver un consensus sur la gestion du temps, à condition du respect mutuel, tenant compte des différences culturelles.

Les atouts de l'Afrique sont aussi nombreux qu'évidents. Elle coche toutes les cases toquevilliennes : grand espace, ressources naturelles, démographie ascendante, motivation de la population. Ainsi, le niveau de culture générale de mes étudiants africains est au-dessus de la moyenne européenne. Leur implication dans nos échanges en classe force souvent mon admiration, leur spontanéité est hors du commun, et certaines de leurs présentations orales sur les principaux enjeux du monde contemporain sont dignes de futurs décideurs audacieux, dotés de responsabilité globale. Ils restent aussi mes interlocuteurs les plus actifs sur les réseaux sociaux, leurs posts et partages illustrent leur volonté de réussite, leur détermination à sortir du statu quo.

Je n'oublierai jamais les circonstances où j'ai utilisé pour la première fois Facebook. Après mes cours à Dakar, j'ai invité mes étudiants à prendre un pot dans un café, place de l'Indépendance. Pendant nos

échanges, une des étudiantes m'a demandé de lui prêter mon Iphone.

- Bien sûr, mais pourquoi faire ?
- Je vais vous mettre sur Facebook.
- Oh, je n'en ai pas besoin, j'ai déjà mes réseaux, - je lui réponds, avec une morgue qui me fait honte aujourd'hui.
- Non, vous n'avez pas compris. Vous dites que vous vivez à l'unisson avec vos étudiants, comme si vous partagiez leur vie, mais ici, à Dakar, nous sommes tous sur Facebook, c'est notre outil quotidien. Donc...

Donc, en quelques secondes, elle a créé mon compte Facebook, et du coup, changé ma vie, car depuis j'y vis, en concordance avec ma vision du XXI siècle, ouvert, global, interconnecté en un clic.

Je me permets une parenthèse. Il m'arrive de douter de la pertinence de mes enseignements, notamment sur cette instantanéité des interactions dans notre monde. Cependant, il y a des moments qui prouvent cette réalité, et ce, d'une façon susceptible de me surprendre moi-même.

Exemple : mon étudiant guinéen me fait part, pendant un cours, de son intérêt de travailler avec les Russes, fortement implantés dans son pays. Il se trouve que l'ambassadeur de Russie en Guinée est mon camarade de promotion du MGIMO, avec qui je suis en interconnexion sur Facebook.

Qu'est-ce que je fais ? Sans interrompre le cours, je relie immédiatement sur Facebook Live mon élève et l'ambassadeur russe. Et tout de suite, ils se regardent, sourient l'un à l'autre et se parlent pour tracer leur possible partenariat, devant une classe qui les écoute et même participe à leurs échanges.

Un clic, un contact, une interaction. Potentiellement « win-win ». Tout est possible aujourd'hui !

Je reviens sur l'Afrique (que je n'ai d'ailleurs jamais quittée dans ce chapitre). Si ces avantages sont connus, ses handicaps le sont aussi. Et totalement clairs, pour mes étudiants.

Mauvaise gouvernance politique. Corruption omniprésente. Pesanteurs administratives. Et surtout les lourdeurs d'une mentalité, empreinte de passéisme et de passivité.

Cette mentalité infuse même les esprits des jeunes. Parfois, les l'éducation qu'ils reçoivent restent, pour eux, une abstraction théorique, point de passage obligé pour obtenir un diplôme (qui, entre nous, ne sert plus à grand-chose), et non une invitation à l'action permettant de prendre sa vie en main.

Sinon, comment expliquer que, dix ans durant, je leur dis que la gare centrale de Dakar sans train, place du Tirailleur sénégalais, c'est une aberration. Et rien ne bouge, malgré le fait que parmi les diplômés de l'école, ayant suivi mes cours, il a y déjà ceux qui travaillent au Ministère des transports et dans des compagnies privées, en charge du développement ferroviaire.

Fallait-il attendre les Chinois qui, parallèlement à leur construction du « Musée de civilisation noire », ont bâti à Dakar les premiers trottoirs, dignes de ce nom, dont l'absence devenaient évident pour tous ceux qui s'aventuraient à marcher dans le centre-ville, en zigzagant entre les voitures et motos, au risque de leurs vies ?

Pourquoi mon discours – et mes activités réelles, couronnées de quelques succès fragiles – en faveur des chiens et des chats errants dans les rues de Dakar, ont été reçues, au mieux, avec une compassion distante, au pire, provoquant une admonestation

moralisante (que je peux en principe comprendre mais que je ne partage pas), du genre « il faut d'abord s'occuper des gens et après - des animaux », et tout cela, sur fond de léger sourire ironique ?

Que se passe dans la tête de mes étudiants qui, au moment où le président du Sénégal, Macky Sall, place son deuxième mandat sous le signe « zéro déchet », voient, sans réagir, s'accumuler des tas d'ordures, à quelques pas de leur école, pourtant une des plus prestigieuses du pays ?

Est-il possible de changer la mentalité ? Echapper au soi-disant déterminisme ?

Ma réponse est - oui ! Pour le prouver, je raconte l'histoire d'Abraham Hannibal (1696 – 1781), l'arrière-grand-père maternel du plus grand poète russe, Alexandre Pouchkine, symbole de l'âme russe. Né esclave africain près du Lac Tchad, il fut acheté, à l'âge de 7 ans, à Constantinople, par le tsar Pierre le Grand, qui souhaitait démontrer que l'acquis l'emporte sur l'inné. Dans cet esprit, le souverain a permis à Abraham d'accéder à une bonne éducation à Saint-Pétersbourg, mais aussi en France où, après ses études, il a combattu dans l'armée de Louis XV, du côté de Metz. Pour devenir, à 50 ans, un brillant général en chef auprès de la cour impériale russe que Voltaire appelait « l'étoile noire des Lumières ».

Faire évoluer sa mentalité, s'extraire du poids d'une histoire qui peut paraître immuable, devenir un autre tout en restant soi-même, c'est construire son destin qui change la vie. *Fortuna vitam meam mutavit oppido.*

Au XXI siècle, cela devient non seulement possible, mais indispensable. Il suffit de le désirer ardemment et d'épouser les vertus d'une éducation qui transforme le regard sur la vie et la mort. Education qui, aujourd'hui, devient, plus accessible que jamais, grâce

à la toute-puissance du clic, qui permet à tout un chacun, indépendamment de ses racines, d'englober instantanément toute la richesse des connaissances, élaborées par les humains depuis le début de leur existence.

Le salut de l'Afrique, comme tous les autres pays et continents de la Terre, passera par sa connexion à la Globalisation en cours, via les interconnexions immédiates, exemptes de toute idéologie, porteuses d'un sens constructif qui ouvre un nouveau chapitre de son histoire ancienne. L'Afrique doit bâtir son nouveau destin, libre, à des années - lumières du ressassement de son passé qui l'enfoncé dans un fatalisme, enclin à mettre tous ses maux endogènes sur le dos des anciens colonisateurs, qui ont actuellement perdu la conduite des affaires du monde.

Cette Afrique-là, au lieu de se complaire dans le narratif de ses échecs à répétition malgré son incontestable potentiel, a besoin de s'inspirer des exemples gagnants, témoignant de la possibilité des succès au détriment des circonstances de départ, souvent défavorables.

Ses exemples abondent. D'abord, dans l'histoire. Pourquoi pas celui d'Abraham Hannibal, né esclave, mort figure de l'histoire de la Russie, fondateur de la famille Pouchkine, mondialement connue ?

Ou encore de cet immigrant, dont les origines importent peu (il pouvait être africain, ukrainien, français, irlandais), qui débarque, à la fin du XIX siècle, aux Etats-Unis, sur l'île Ellis Islande, pour démarrer une nouvelle vie, attiré par le « rêve américain ». Ce rêve est initialement - et naturellement - associé, dans son imaginaire, à l'or, dont seraient pavées les rues de New York. Or la réalité qu'il découvre sur place est toute autre : il n'y a pas d'or à Manhattan et ses rues ne sont pas pavées. Du tout. Mais cela ne le décourage pas.

Il retrousses ses manches, se met au travail et pave lui-même les rues (et les trottoirs). Et devient, logiquement, riche. Au mérite.

Le monde actuel offre à l'Afrique de nouvelles références de réussite.

Ainsi, la Chine qui, sans se poser trop de questions ni sur son passé, ni sur son présent, réinvente son avenir, en compressant le temps, en brûlant les étapes. Et qu'est-ce qui empêche l'Afrique, ayant déjà réussi l'exploit de passer, en quelques années, du désert de téléphonie fixe à la totale smartphonisation, d'emprunter le même chemin ?

Quelle serait la déclinaison africaine de la formule du succès indien B2B ? B2A, Back to Africa ? Peut-être. Peut-être, un autre « mot de passe » s'imposera à la nouvelle Afrique pour gagner le match du XXI siècle. Tout est possible, aujourd'hui. Et le sera encore plus, demain.

...Mais si, après tout ce que j'ai exposé ici, vous me demandez comment je vois l'avenir de l'Afrique, je vous répondrais : je ne sais pas. Et n'en soyez pas étonnés car je vous ai prévenu que j'écrirais ce chapitre avec mon cœur, qui a pris le dessus, en l'occurrence, sur mon esprit et sur tous les calculs purement géostratégiques...

Conclusions

I. Le XXI siècle en 10 repères : la synthèse de la synthèse

1. l'Humanité vit actuellement son plus grand changement depuis le début de son existence

Aucune transformation dans la vie des humains n'a jamais été aussi profonde que celle qui est en train de se dérouler sous nos yeux, pourtant voilés d'indifférence, car nous sommes happés par la trivialité du quotidien et cloîtrés dans la prison de nos accoutumances au passé. Pour la première fois depuis l'existence de la planète Terre, tous ses habitants, sans exception aucune, peuvent accéder à une arme, par rapport à laquelle la bombe atomique apparaît obsolète : un clic dans un bout de métal, nommé smartphone, qui permet à chacun de tenir en main le monde, selon l'expression du philosophe Michel Serres. Son omnipotence instantané bouleverse tout : l'espace, le temps, la politique, l'économie, l'éducation, la morale, etc. Les mêmes mots ne signifient plus la même chose qu'avant. Ils doivent être redéfinis. Réinitialisés. Comme nos smartphones, devenus consubstantiels à nos cerveaux.

Le clic est le berceau d'un humain nouveau, qui aura une perception différente de la vie et de la mort, dont les limites seront repoussées, car l'impossible deviendra banal. Mais c'est

aussi la genèse d'un monde nouveau : jusqu'ici les machines servaient l'Homme, maintenant l'Homme risque d'être asservi par les machines.

2. La Globalisation est la quintessence du XXI siècle

Le « mot de passe » pour ouvrir le logiciel de cette transmutation sans précédent du paradigme civilisationnel de l'Humanité est la Globalisation. Conçue, à des années-lumière de sa traduction bâtarde en français la « mondialisation », elle signifie un « nexus » (interconnexion, interrelation, interaction, interdépendance) entre les humains (tous, absolument tous), les places (à ne pas confondre avec les pays, cloisonnées dans leurs frontières, sujets à changement) et les idées qui portent, en germe, le changement.

Or pour la plupart des gens le changement, reposant sur une idée nouvelle, ne semble possible avant que quelqu'un ne le fasse, à ses risques et périls. Après, cela se reproduit : une exception devient à nouveau la norme.

Ainsi va la vie : un saut personnel dans l'inconnu, insufflé par les idées, en avance sur leur temps, c'est un pas vers une banalité absolue. Ainsi va aussi la Globalisation qui transforme, en un clic, les idées strictement individuelles, aux allures de folie, en une plate évidence pour tout le monde.

La Globalisation = Nexus n'a aucune couleur idéologique. Elle se fiche de la politique. Elle n'appartient à personne, car elle est à

portée de tous. Elle n'a aucune domiciliation, car son adresse est la planète Terre.

La Globalisation, c'est l'oxygène du XXI siècle que tous les individus de notre planète respirent, parfois sans s'en rendre compte.

3. L'économie globale contre la politique locale

Si la Globalisation se fiche de la politique, cette dernière ne la comprend pas, la déteste et la rejette, comme si c'était son ennemi numéro un, sa menace existentielle. Sinon, comment expliquer que l'économie (la création de la nouvelle valeur ajoutée pour le bien-être de la société humaine) est déjà résolument, irréversiblement globale, alors que la politique (la structuration de la vie d'un territoire en termes de gouvernance) demeure toujours nationale, locale ?

Il existe, aujourd'hui, un consensus autour des fondamentaux de l'économie de marché (recherche de l'équilibre entre l'offre et la demande, sur la base de la propriété privée), qui s'est propagée, après le chute du Mur de Berlin en 1989, partout dans le monde. En revanche, nous n'avons aucun accord global sur les valeurs et identités culturelles qui conditionnent la politique. Essayez d'expliquer aux Chinois que la démocratie est un principe universel, ils vous répondront, au mieux, qu'il ne faut pas extrapoler sur les autres les spécificités propres à une civilisation, et, au pire, que c'est justement la démocratie qui empêche les Occidentaux d'évoluer dans le XXI siècle.

Sur ce dialogue de sourds se greffe l'obsolescence des institutions transnationales, fondées toutes, à l'exception du G20, au XX siècle. Il y a donc une éternité.

Peut-on vivre durablement dans cette schizophrénie, où l'économie galope faisant fi des frontières, alors que la politique, supposée de l'arbitrer, s'arcboute sur des périmètres nationaux hérissés de murs et de frontières ?

Schizophrène, le monde actuel l'est aussi parce que, d'un côté, les politiques surfent sur une vague nationalisto-souverainiste, pseudo-patriotique, en prétendant, pour des raisons électoralistes, y entendre « l'appel des peuples » pour le retour en arrière, vers un monde segmenté et fractionné ; de l'autre côté – et ce, en même temps – mes étudiants, aux quatre coins de la planète, sont profondément convaincus de vivre dans un univers global, décroissant, aplati par les nouvelles technologies, où les murs ne survivent que dans la tête de ceux qui n'évoluent pas et ne s'adaptent pas au changement, à l'exemple des dinosaures et des scribes, pendant leurs époques respectives.

4. La Globalisation n'annule pas les identités, elle les met en valeur

La Globalisation n'est pas une crispation, mais un épanouissement identitaire.

Ce n'est pas le port de kippa, de foulard, de minijupe ou de jean qui fait votre identité, mais la perception de votre place dans le monde contemporain. Ce n'est pas l'adresse dans votre

passport qui fait de vous un citoyen, mais votre attachement aux valeurs qui vous servent de fil conducteur. Ce n'est pas un lieu qui donne du sens, mais c'est le sens de votre démarche qui crée un lieu. Et celui-ci peut être tout simplement notre planète, à l'exemple des réseaux sociaux qui sont des lieux sans lieu.

Ainsi, les jeunes Indiens qui reviennent au pays, après leurs études à l'étranger, pour s'épanouir dans leurs activités professionnelles (phénomène B2B), ne renient pas leurs identités. Au contraire, ils démontrent qu'il est possible d'être parfaitement globaux, connectés au monde actuel, tout en gardant leurs singularités et habitudes comportementales, vestimentaires, culinaires, parlant anglais avec un savoureux accent local, votant pour Narendra Modi, étiqueté en Europe comme nationaliste hindou.

Quand Djawed Sangdel, président de l'UMEF Genève, me déconseille amicalement de faire un bisou à son épouse, en disant que « ce n'est pas trop l'usage chez nous », cela n'a rien à voir avec le rayonnement global de ses activités et enseignements, à la tête d'un des établissements universitaires les plus internationnalisés que je connaisse.

Un producteur de livarot, basé en Normandie, ne devient pas moins normand lorsqu'il partage avec moi sa joie d'exporter son fromage en Ouzbékistan, en communiquant avec son partenaire local sur WhatsApp.

Et mon fils, Maxime, né en 1984 dans une famille de diplomate soviétique à Paris, qui, habitant à Sèvres, rencontre sur

Internet, en 2006, sa future épouse Chen Zhi, une chinoise née à Pékin, venue en France pour continuer ses études sans parler français, et pendant notre première rencontre à Saint-Germain-des-Prés, nous parlons anglais, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde... Savez-vous quel est le désir le plus ardent de mon fils ? Sauvegarder la culture russe. Celle d'un pays où il n'a pratiquement jamais vécu.

Et moi, enfin... Quand je reviens à Moscou voir mon père, quand je retrouve dans ma chambre des objets qui n'ont pas bougé depuis plus de 50 ans, quand je regarde de mon lit, en me réveillant, le même bleu du ciel et les branches des mêmes arbres, je redeviens un enfant. Enfant d'un pays qui n'existe plus (l'URSS). Un enfant de cinq ans, dont le regard, toujours émerveillé et ouvert sur le monde, a inspiré ce livre.

Je répète : aujourd'hui, et encore plus demain, l'identité culturelle dans la Globalisation n'est pas le hasard d'un lieu de naissance, mais un choix conscient d'un individu, qui pilote sa vie pour lui donner un sens !

5. Le match de la Vérité contre la post-vérité

Une légende raconte qu'un jour la Vérité et le Mensonge se sont croisés.

- Bonjour, a dit le Mensonge.
- Bonjour, a dit la Vérité.
- Belle journée, a continué le Mensonge.

Alors la Vérité est allée voir c'était vrai. Ça l'était.

- Belle journée, a répondu la Vérité.

- Le lac est encore plus beau, a dit le Mensonge avec un joli sourire.

Alors la Vérité a regardé vers le lac et vu que le Mensonge disait la vérité et a hoché la tête.

Le Mensonge a couru vers l'eau et a lancé :

- L'eau est encore plus belle est tiède. Allons nager !

La Vérité a touché l'eau avec ses doigts et elle était vraiment belle et tiède.

Alors la Vérité a fait confiance au mensonge. Les deux ont enlevé leurs vêtements et ont nagé tranquillement.

Un peu plus tard, le mensonge est sorti, il s'est habillé avec les vêtements de la Vérité et il s'est enfui.

La Vérité, outragée incapable de porter les habits du Mensonge a commencé à marcher sans vêtements et tout le monde s'est éloigné en la voyant nue.

Attristée, abandonnée, la Vérité s'est réfugiée au fond d'un puit. C'est ainsi que depuis les gens préfèrent le Mensonge déguisé en Vérité à la Vérité, dans son plus simple appareil. C'est humain : le doux mensonge rassure, la brusque vérité dérange.

Or l'actuel mainmise du clic, dans notre monde global, idolâtre un mensonge qui n'a même plus le temps de se déguiser en vérité, et ce dans un monde, où tout se téléscope et le vrai et le faux semblent se valoir. Nu, le mensonge prolifère et envahit les esprits addicts à l'instantanéité, sous le dictat du futile.

Cela s'appelle post-vérité. Une nouvelle épidémie qui guette l'Humanité au XXI siècle : la globalisation du Mal. C'est la pire des épidémies, jamais observées, car elle s'attaque instantanément à l'ensemble des habitants de la Terre, en vidant leurs cerveaux. Ce qui transforme, en un clic, vice en vertu et détruit tous les repères moraux, élaborés depuis des siècles. Faisant croire qu'il n'y a plus de faits, mais que des opinions, tranchées, clivantes et simplistes.

Tout en semblant incurable, cette épidémie doit être arrêtée, si nous voulons continuer à exister comme Homo sapiens.

Implorons donc la Vérité de revenir, aussi dérangeante soit-elle, dans son état pur !

6. Le XXI siècle est non-occidental

Une première, depuis la Renaissance du XVI siècle : le monde n'est plus dominé par l'Occident. Fini son « monopole de l'Histoire ». Cela concerne aussi bien le « hard power » que le « soft power » (attractivité de l'exemple pacifique). Désormais, le « hard power » n'est plus exclusivement occidental : les standards de l'armée chinoise avoisinent ceux de l'OTAN, et la proactivité opérationnelle de la Russie (en Syrie et dans sa « cyberguerre » contre l'Occident) n'est plus à démontrer.

Idem pour « soft power » : les nouveaux pôles d'excellence non-occidentaux du XXI attirent, comme des aimants, les jeunes générations éduquées du monde entier, en quête de réussite professionnelle.

Souvenir personnel : j'étais, pendant les fêtes de Noël en 2014, à Times Square à New York, au milieu d'une énorme foule cosmopolite. Qui chantait et dansait spontanément Gangnam Style du chanteur Psy.

- This is a great American music, - disait quelqu'un autour de moi.

Mais il a été tout de suite repris par les autres :

- Ce n'est pas une musique américaine. C'est une chanson sud-coréenne !
- Sud-coréenne ? – s'est étonnée la première personne. – Comment est-ce possible ? La meilleure musique, mondialement connue, est toujours américaine !

Elle l'était certainement, au siècle précédent, quand Elvis Presley, Franck Sinatra et beaucoup d'autres stars américaines faisaient rêver toute la planète, y compris sa moitié communiste, où leur musique avait la saveur d'un fruit défendu (j'en parle d'expérience). Ce n'est plus le cas : l'actuel rêve global a perdu sa domiciliation occidentale.

Une nouvelle fois, je rends hommage à Jim O'Neill, qui fut le premier à déceler ce basculement du centre de gravité planétaire. Un changement de rapport de forces, entre un Occident en recul et du reste du monde (essentiellement, asiatique) en ascension. Son acronyme BRIC, initié en 2001, que la plupart des commentateurs ont mal interprété comme le qualificatif des « pays émergents », partenaires juniors de l'Occident, recouvrait déjà la notion de nouveau leadership du XXI siècle.

Au fond, le monde fonctionne, actuellement, à double vitesse : alors que les Occidentaux vieillissants stagnent, empêtrés dans leurs contradictions internes, agrippés aux repères de leur passé, ayant la peur de l'avenir, les nouveaux global stakeholders progressent, dopés par la jeunesse de leurs populations, assoiffés de succès, résolument projetés vers l'avenir, dans lequel ils n'avaient rien à perdre et tout à gagner.

S'agit-il d'un processus gagnant-perdant, d'un jeu à somme nulle (soit tu gagnes, soit tu perds) ? Le déclin de l'Occident est-il irréversible ?

Rien n'est moins sûr. Mais la correction de cette tendance ne serait possible qu'à condition que l'Occident ouvre enfin les yeux sur un monde, où le sol se dérobe sous ses pieds, et trouve en lui la force de se réinventer. Renaître.

Les succès, mérités, des autres ne doivent jamais être un prétexte pour leur stigmatisation, ni un alibi de son propre immobilisme, mais une source de sa remise en cause et un stimulus de la « race to the top » commune.

7. G2 de l'économie globale : Etats-Unis – Chine

Si G20 reste un prototype flou d'une hypothétique Globalisation politique, la voûte de l'économie globale est actuellement soutenue par le G2, composé des Etats-Unis et de la Chine, à l'instar des deux Atlas de la mythologie grecque qui portaient sur les leurs épaules le poids du ciel.

Ce G2 est engagé dans une compétition sans merci, aux apparences d'une guerre, pour la cinquième génération de technologie du réseau mobile, la 5G, qui révolutionnera l'avenir d'Internet – et donc du monde - dans la décennie à venir. La 5G représente le plus grand enjeu de la course à la performance globale, depuis le bras de fer entre les Etats-Unis et l'URSS dans leur conquête de l'espace, à l'époque de la guerre froide du XX siècle. Si la Chine prenait de l'avance dans ce domaine clé, les prochains Amazon, Apple, Microsoft, Netflix et Uber seraient chinois, et le rapport de force entre les deux géants économiques serait définitivement inversé en faveur de Pékin.

Or là-dessus, j'exprime mes trois interrogations de fond :

- si la Chine a déjà atteint les sommets dans l'art de son imitation de ce qui existe, elle doit encore prouver sa capacité à inventer ce qui n'existe pas, à l'heure où nous sommes. Autrement dit, passer du copiage à la création. Ce qui soulève une question plus générale : peut-on créer, au XXI siècle, une valeur radicalement nouvelle dans un pays où l'individu n'est pas totalement libre ?
- l'actuel système hybride chinois (autoritarisme politique vs. économie de marché) va-t-il évoluer face aux attentes des Chinois, de plus en plus globalisés et ultra-connectés, qui peuvent, à un moment donné, se poser une question simple : pourquoi ils peuvent choisir entre les technologies les plus performantes qui existent dans le monde et être, à la fois, privés de possibilité de choisir leur propre gouvernement ?
- si la Chine veut devenir LE leader du XXI siècle, elle doit générer son « soft power » global, à l'exemple des Etats-Unis

qui s'imposaient partout, au siècle passé, avec leurs films de Hollywood, ses bleus jeans, son Coca-Cola, sa musique rock'n'roll et son chewing-gum (le dernier est, certes, un exemple simpliste, mais ô combien humain, cf. le chapitre sur l'Afrique, où j'évoque l'irrésistible attractivité de cette gomme à mâcher sur les jeunes Soviétiques, pendant mon enfance). Je doute que la langue chinoise, trop complexe, puisse devenir, un jour, comme l'anglais aujourd'hui, celle de la majorité des cours dans toutes les Business Schools du monde, ce qui aurait pu, en principe, procurer à la Chine une force d'attractivité supplémentaire.

En matière de « soft power », mon conseil à la Chine est le suivant : réhabiliter la notion initiale de travail. Face à un Occident, qui jongle aujourd'hui avec une aspiration à la civilisation de loisirs, en réduisant le travail à une obligation, antérieure aux vacances, et une source de souffrance, les Chinois, pour qui le travail est un élément naturel de leur vie, une étape indispensable dans leur recherche de l'épanouissement, pourraient avancer leur alternative du « soft power » d'un travail réinitialisé et revalorisé, qui donne du sens et ouvre un nouvel horizon.

Quant à la possibilité du maintien du leadership américain dans la Globalisation économique du XXI siècle, mes doutes sont doubles et ils interpellent non pas l'économie, mais la politique de ce pays :

- les Etats-Unis sont-ils capables de proposer aux enjeux globaux (notamment, la transition écologique), auxquels

nous sommes tous actuellement confrontés, les réponses nationales au-delà du bipartisme politique, qui étouffe leur développement ?

- l'establishment politique pourrait-il comprendre que tant que Mark Zuckerberg considérera le gouvernement américain comme son pire ennemi, le rêve américain, principal booster de l'économie nationale, aura toujours du plomb dans l'ail ? C'est la Maison Blanche qui doit être connectée à Silicon Valley, et pas l'inverse !

8. La société est plus avancée dans sa perception du monde que l'establishment

Quand l'Histoire s'accélère et déborde de son lit (c'est le cas actuellement), la société civile capte l'air du temps plus vite que les élites, pour lesquelles toute dynamique est une menace à leur statu quo.

Les peuples ont compris l'impératif du changement, pendant cette époque charnière, alors que l'establishment, pour des raisons de pouvoir et d'intérêts financiers, freine ce changement, même s'il peut en être conscient.

Une chose est sûre : le futur d'un monde, où demain est tout sauf la répétition d'hier, ne sera pas tracé par un homme providentiel (ou une femme providentielle), ni par le haut de la pyramide politico-économique, mais par la société, composée des individus déterminés à prendre leur destin en main.

9. Le pronostic vital de notre planète est engagé

Pour la première fois dans l'histoire, la majorité des humains (et leur nombre augmente tous les jours) prennent conscience du fait que la Terre soit devenue notre maison commune et que cette maison risque de s'effondrer sur nous-même, si nos activités ne sont pas coordonnées d'urgence, à l'échelle mondiale. C'est une prise de conscience sans frontières, bien au-delà de nos vies individuelles. Nous sommes tous désormais membres d'un syndicat de copropriétaires de notre bien commun le plus précieux : l'air que nous respirons, à chaque instant, sur une même planète que nous avons en partage.

Ne pas penser seulement à la fin du mois, mais aussi à la fin du monde, voilà un nouvel impératif, qui s'impose à nous tous, en ce début de nouveau millénaire.

Et c'est Greta Thunberg, une gamine autiste et l'étendard du combat global pour le sauvetage de la planète, qui devrait devenir la vraie Ambassadrice du monde de demain, et non le Secrétaire générale de l'ONU, à la tête d'une institution ayant perdu, au XXI siècle, sa raison d'être.

10. Le monde est irréversiblement plat

De vertical, notre monde global est devenu horizontal. Le simple clic a déhiérarchisé les relations humaines dans tous les domaines (politique, économie, famille, etc.). Hier, un « patron » (leader politique, chef d'entreprise, parent), investi du pouvoir, légitimé par sa fonction, donnait des ordres à ses « administrées » et contrôlait leur exécution. Aujourd'hui, la seule démarche, qui permet d'avancer, réside dans les interconnexions permanentes entre l'infini nombre des acteurs

du changement, qui interagissent. D'égal à égal. En même temps. Ensemble.

Ce nouveau monde exige de chacun de nous la réinitialisation de nos qualités comportementales, qui nous permettent de nous épanouir dans nos vies, en connexion avec celles des autres.

II. L'abécédaire de l'épanouissement au XXI siècle global

1. Dans un univers, où la seule certitude est l'absence de toute certitude, nous devons, logiquement, apprendre la gestion permanente de la totale incertitude. Aucune boîte à outils d'hier ne contient plus les clés pour comprendre le présent et ouvrir l'avenir. Sautez dans l'inconnu, car le connu n'existe plus !
2. Le changement perpétuel devient la condition sine qua non de notre stabilité. Vous voulez la stabilité ? Changez ! Remettez-vous constamment en cause et démarrez chaque nouvelle journée, comme si c'était toujours le début d'une nouvelle vie.
3. Si le passé ne peut plus être la boussole de l'avenir, l'appropriation de l'histoire de l'Humanité, soit la culture générale, est plus que jamais nécessaire, car elle vous transforme d'un aveugle égaré dans le kaléidoscope effréné des actualités et futilités, en acteur du changement conscient, qui voit des lignes structurantes, des valeurs et des repères, résistant à la course à zigzags des siècles.
4. La capacité d'adaptation n'est plus un souhait, mais un impératif de survie. C'est la véritable intelligence du XXI siècle, où tout le monde peut accéder, en un clic, à toutes les connaissances, élaborées précédemment par les humains. Etre, aujourd'hui, plus intelligent que l'autre, ce n'est pas

posséder un volume supérieur d'informations, mais mieux s'adapter, à tout instant, à tout.

5. Etre authentique. Sincère. Apprendre l'art d'être soi-même. Dire ce qu'on pense. En toutes circonstances. Sans tenter de noyer le poisson, au risque de se noyer soi-même dans un verre d'eau de ses propres élucubrations et hypocrisies.
6. Avoir le courage d'assumer sa différence. Sachant que tout le monde est différent et que la dernière tentation d'uniformité dans l'histoire date des manuels soviétiques.
7. Avoir l'inébranlable confiance en vous et dans l'Autre, car la confiance c'est l'essence même de toute innovation, l'ADN du monde moderne.
8. Soyez ambitieux, assoiffé de succès, passionné par ce que vous faites. Ce n'est pas une démarche égoïste, mais altruiste, car il ouvre un nouvel horizon à ceux qui vous observent et vous suivent. Devenez pilote de votre vie. Libre !
9. Aiguiser votre capacité de synthèse (recomposition des éléments) : allez toujours à l'essentiel. Ne vous laissez pas embarquer dans une sorte d'analyse (décomposition) d'innombrables détails, susceptibles de brouiller une visibilité d'ensemble et de rendre encore plus compliqué l'extrême complexité du monde où nous vivons. Pratiquez partout la méthode de synthèse, qui sépare le bon grain de

l'ivraie et convertit la complexité en clarté, sans tomber pour autant dans le piège de la simplification.

10. Savez-vous ce qui vous arriverait si vous adoptiez ne serait-ce qu'une partie de mes préconisations ? Vous seriez contestés, à commencer par votre entourage proche. Vous seriez aussi confrontés aux torrents de dénigrement gratuits, de jalousies assassines, voire de haines. Qu'est-ce que je vous conseille de faire ? Continuer ! Persister ! Souvent, malgré tout et tous. Mais ce, seulement à condition de croire, au plus profond de vous-même, que votre comportement est juste et vrai. Utile et constructif pour vous et les autres. Dans ce cas, faites preuve de résilience, ressort intime et ultime, face aux épreuves de la vie dans le monde d'aujourd'hui ! La résilience, c'est encore un « mot de passe » du XXI siècle.

Ces qualités (bien sûr, l'abécédaire n'est pas exhaustif) seraient de nature à orienter vos vies, ancrées dans le monde global du XXI siècle, avec son incessante quête du sens et du bonheur. Devenir pilote de votre vie. Libre. Avidé d'idéal.

Epilogue

Il était une fois, dans un pays lointain, où les gens ne voyageaient pas et qui a disparu depuis, un garçon qui pensait que le monde lui appartenait et qu'il pouvait le rendre meilleur.

Le garçon a grandi, voyagé, vécu, vieilli. Il a appris l'implacable verdict du temps qui passe et compris qu'à partir d'un certain moment, le monde ne lui appartenait plus pleinement. Mais il a aussi découvert que le monde – celui, qui entre-temps a totalement changé pour rester fondamentalement le même – appartenait toujours à ceux qui vivront après. Aux enfants de la Globalisation du XXI siècle. A ces

potentiels génies du clic, qui rendront, en une fraction de seconde, possible ce qui était inimaginable avant.

C'est à vous qu'appartient le monde ! A vous de le rendre meilleur. A tout un chacun de vous. En Afrique. En Europe. Aux Etats-Unis. En Russie. En Asie. Partout. A tout instant.

Le monde, global, sans filtres ni limites, vous appartient. Et ce, à un point que vous pouvez encore ignorer. Sachez-le donc et ne l'oubliez pas, s'il vous plaît.